

chroniques

www.bnf.fr

de la Bibliothèque nationale de France

N° 46 novembre-décembre 2008

Expositions

Seventies, le choc de la photographie américaine

L'estampe japonaise

Dossier

la Bibliothèque de recherche dix ans après



Garry Winogrand, USA, New York, 1972.



Dossier P. 03

- La Bibliothèque de recherche, dix ans après

Événement P. 11

- La bibliothèque numérique européenne ouvre cet automne



Expositions P. 12

- Le choc de la photographie américaine
- Jeunes photographes de talent
- Chefs-d'œuvre de l'*ukiyo-e*

Agenda

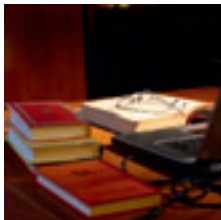
Conférences P. 18

- Où il est question de machines à rêves
- Hommage à Victorien Sardou
- Fenêtres sur les arts numériques et le Net art



Collections P. 24

- Les manuscrits de Julien Gracq entrent à la BnF



Coopération P. 26

- Une action culturelle collaborative

Un livre BnF P. 27

Focus P. 28

- La couleur retrouvée du salon de musique de l'Arsenal

COUVERTURE : Garry Winogrand, USA, New York, 1972, BnF/dpt des Estampes et de la photographie.

© The Estate of Garry Winogrand, courtesy Fraenkel Gallery, San Francisco.

« Chroniques de la Bibliothèque nationale de France » est une publication bimestrielle.

Président de la Bibliothèque nationale de France : Bruno Racine.

Directrice générale : Jacqueline Sanson. **Délégué à la communication :** Marc Rasset.

Responsable éditoriale : Sylvie Lisiecki : sylvie.lisiecki@bnf.fr

Abonnement : communication@bnf.fr.


Comité éditorial : Viviane Cabannes, Marie-Claire Germanaud, Élizabéth Giuliani, Jean-Loup Graton, Thierry Le Cloarec, Hélène Richard, Anne-Hélène Rigogne, Romuald Ripon.

Rédaction : Sandrine Le Dallac, Sylvie Lisiecki

Ont collaboré à ce numéro : Véronique Béranger, Bruno Blasselle, Jocelyn Bouraly, Denis Bruckmann, Thierry Cloarec, Pascal Cordereix, Marie-Odile Germain, Jean-Marie Goulemot, Jean-Loup Graton, Noëlle Giret, Noëlle Guibert, Elizabéth Giuliani, Kristian Jensen, Isabelle Moindrot, Laurence Paton, Carine Picaut, Marie Saladin, Jacqueline Sanson, Françoise Simeray, Sabrina Weldmann.

Coordination graphique : Françoise Tannières.

Iconographie : Sylvie Soullignac.

Maquette et révision :  Textuel . **Impression :** Stipa ISSN : 1283-8683



Édito

Cet automne marque les dix ans de la Bibliothèque de recherche. Fidèle à ses missions, elle offre, grâce au dépôt légal et aux possibilités ouvertes par la numérisation, un cadre exceptionnel à la recherche. Les études de publics et les témoignages de lecteurs recueillis dans ce Dossier de *Chroniques* en attestent. Cet anniversaire est l'occasion de relancer la réflexion sur les défis de la prochaine décennie et le colloque qui se tiendra le 5 décembre site François-Mitterrand en constituera un temps fort. La BnF fête aussi l'ouverture de la bibliothèque numérique européenne, projet dans lequel elle a joué un rôle pionnier. Dès la fin novembre, Europeana donnera accès à deux millions de documents représentatifs du patrimoine des bibliothèques, des musées et d'autres institutions patrimoniales de notre continent.

Plusieurs événements, dont le colloque Artmedia et le Festival européen des quatre écrans, donnent la parole aux expressions les plus contemporaines nées des nouvelles technologies.

L'exposition *L'estampe japonaise, images d'un monde éphémère*, offre à la curiosité et à l'admiration une sélection de chefs-d'œuvre de l'art de l'*ukiyo-e*, cet art que Baudelaire aurait sans doute considéré comme moderne par son attachement à figurer le transitoire, le fugitif, la contingence. Modernité encore dans le geste créatif de cette génération de photographes américains des années 1970, qui sut oser, ouvrir les regards à des réalités et à des manières de voir nouvelles, dont se nourrit encore l'imaginaire des artistes actuels. En parallèle avec *Seventies, le choc de la photographie américaine*, une autre exposition met les jeunes photographes d'aujourd'hui sur le devant de la scène, allée Julien-Cain, à travers la présentation des œuvres primées par la Bourse du Talent 2008. Enfin, l'installation du Dansoir de la chorégraphe Karine Saporta pour une deuxième saison sur le parvis de la BnF, et son premier spectacle, *A comme Alice*, est une belle invitation, sur les pas de Lewis Carroll, à traverser le miroir des genres, des musiques et des époques.

Bruno Racine,
président de la Bibliothèque nationale de France

Retrouvez *Chroniques* sur www.bnf.fr

la Bibliothèque de recherche Dix ans après

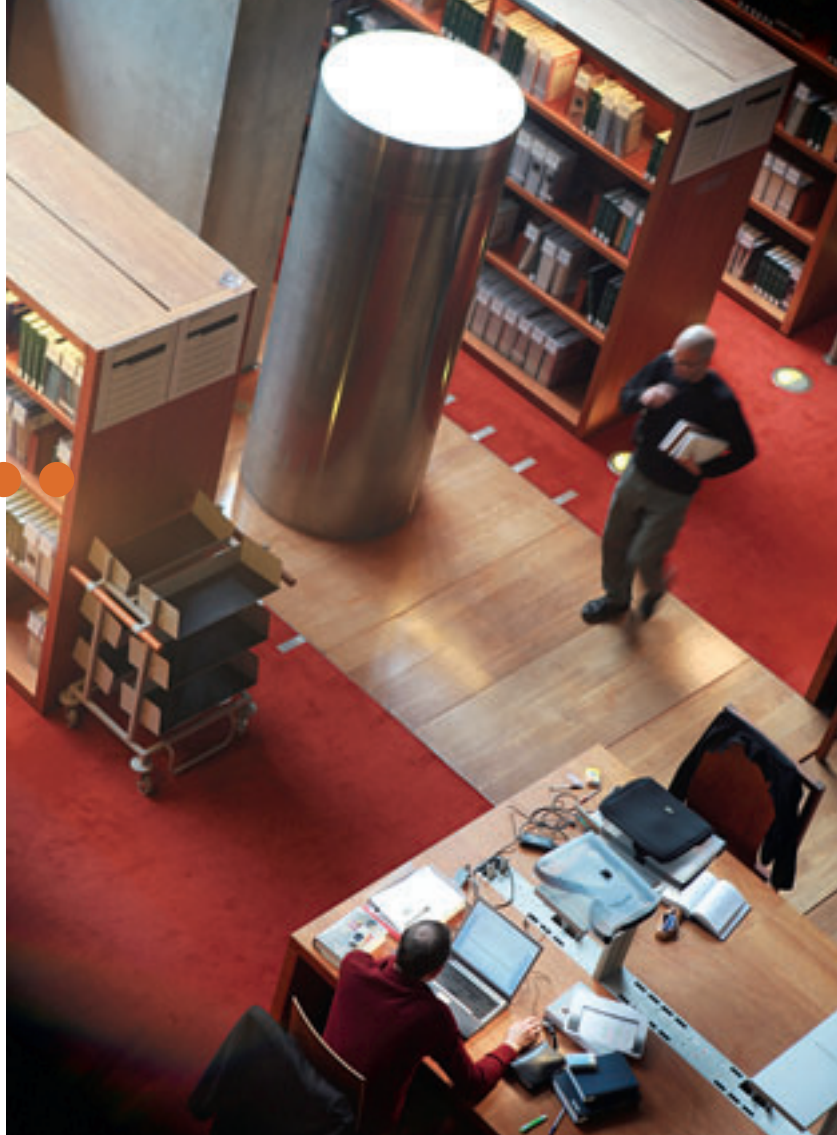
◆ Le Rez-de-jardin a ouvert ses portes en octobre 1998 dans l'enthousiasme et l'effervescence. La Bibliothèque de recherche du site François-Mitterrand entièrement dédiée à l'imprimé et à l'audiovisuel, accueillait enfin ses lecteurs à peine deux ans après la bibliothèque d'étude, installée en Haut-de-jardin. C'était l'achèvement de ce grand projet, dix ans après la déclaration du président de la République. Était ainsi présenté, avec une satisfaction mêlée d'inquiétude, le fruit des travaux de centaines d'agents, pour certains d'entre eux depuis près d'une

dizaine d'années. La satisfaction fut de courte durée. L'insuffisant rodage du système informatique et l'inadaptation du personnel nouvellement arrivé et désorienté dans un bâtiment que beaucoup jugeaient hostile, sans oublier la situation des lecteurs malmenés, ont mis un coup d'arrêt, heureusement provisoire, à cette aventure. Chacun a remis son ouvrage sur le métier afin de corriger ce qui pouvait l'être et d'offrir aux lecteurs à qui était destiné le Rez-de-jardin les services qu'ils étaient en droit d'attendre de leur Bibliothèque nationale.

Reprenons le fil de l'histoire ●●●

Les origines

Annoncée par François Mitterrand au cours de son entretien traditionnel, le 14 juillet 1988, et ce à la grande surprise des Français comme de la Bibliothèque nationale, la création d'une « grande bibliothèque d'un type entièrement nouveau » avait quatre objectifs principaux. Le premier était de mettre un terme à l'engorgement de l'ancienne bibliothèque dans le quadrilatère Richelieu, situation sans solution architecturale ou fonctionnelle. Le deuxième visait à accroître la capacité des salles de lecture : les 500 places des salles de lecture de documents imprimés (livres et périodiques) rue de Richelieu ne suffisaient pas à faire face à l'explosion de la recherche académique des années postérieures à 1968. Le troisième consistait à moderniser les outils de recherche (libre accès, informatisation des catalogues, lancement des premières numérisations...). Enfin le quatrième tendait à favoriser la diffusion du patrimoine de la nation et à développer la politique de grands travaux culturels lancée par le président de la République.



© Bertrand Desprez / VU/bnF

Les débats, les polémiques

Nombreux furent les débats et les polémiques qui ont jalonné la période de conception et de construction de la nouvelle bibliothèque. On en retiendra cinq :

1 **La question de la césure, dès 1989** : les concepteurs de la Bibliothèque, à la suite du rapport de Patrice Cahart et de Michel Melot, proposent que seules les collections d'imprimés parues à partir de 1945 rejoignent le nouveau site. Sous la pression des chercheurs, c'est l'ensemble des collections imprimées qui sera déménagé.

2 **La localisation du nouveau site** : le lieu d'implantation n'est pas apprécié. Il est jugé excentré, hostile, sous la menace d'une éventuelle crue de la Seine. Il faudra toute l'influence conjuguée du président de la République et du maire de Paris (Jacques Chirac) pour que la nouvelle bibliothèque soit regardée comme un équipement majeur pour le rééquilibrage des aménagements urbains en faveur de l'Est parisien.

3 **La relation entre les chercheurs et les autres publics** : si l'idée d'un élargissement des publics est admise, la coexistence des publics fait hésiter : deux niveaux ou un seul ? Entrées spécifiques ou non ? On choisit finalement deux niveaux et des entrées banalisées, reportant la distinction des publics sur la répartition des collections et leur usage.

4 **Le bâtiment** : le projet de Dominique Perrault provoque de vifs débats sur son dessin général, la hauteur des tours, voire leur existence, l'esplanade et son bois précieux qui contribuerait à la déforestation de la planète, son jardin inaccessible, son coût excessif pour le contribuable...

5 **Le coût de fonctionnement de l'établissement** : l'opposition et la presse s'emparent du coût prévisionnel de fonctionnement de l'établissement, qui franchirait le cap symbolique du milliard de francs par an. L'ouverture chaotique de 1998 ne contribue guère à modifier l'opinion des plus réservés. Pire, elle en décourage plus d'un. Il faudra attendre le début des années 2000 pour parvenir à un fonctionnement de qualité qui, depuis, s'est confirmé et a permis à la Bibliothèque d'avoir une fréquentation annuelle double de celle de l'ancienne bibliothèque.

Les évolutions majeures

La nouvelle bibliothèque témoigne d'évolutions très importantes. Rétrospectivement, on peut affirmer sans prétention que la BnF a été pionnière dans plusieurs domaines et que ces évolutions sont devenues aujourd'hui des caractéristiques banales de presque toutes les grandes bibliothèques conçues après les années 1990.

Le « geste architectural » : depuis la BnF, les architectes reconnus qui attachent leur nom à la conception de bibliothèques sont aujourd'hui nombreux : en France, Paul Chemetov (Montpellier), Pierre Riboulet (Limoges), Christian de Portzamparc (Rennes) ; à l'étranger, Rem Koolhaas (Seattle), Jan Kaplicky (Prague), Richard Meier (La Haye)...

La recherche : désormais la totalité des collections patrimoniales (imprimés et audiovisuel) est mise à disposition en un seul lieu et devient accessible grâce à un système entièrement automatisé ; s'y ajoute une large collection de livres et de périodiques en libre accès ; cette organisation a fait des émules en France et à l'étranger.



La dimension culturelle :

le développement des expositions, conférences, rencontres, ateliers, s'est confirmé partout, dans les bibliothèques municipales qui ne les pratiquaient pas encore, dans certaines bibliothèques spécialisées, dans les bibliothèques universitaires.

Le numérique :

en créant Gallica, la BnF a anticipé l'émergence de l'âge numérique et reste aujourd'hui une bibliothèque de pointe dans ce domaine. Les bibliothèques numériques se sont depuis multipliées.

Le réseau :

la création du réseau des pôles associés démontre que les bibliothèques sortent de l'isolement. Elles acquièrent, conservent, cataloguent, exposent et désormais numérisent ensemble, aux plans tant international que national et régional.

Les défis d'aujourd'hui et de demain

L'institution, qui a su maîtriser les technologies nouvelles, est résolument confiante dans son avenir. Elle a cependant devant elle des défis redoutables à relever.

La croissance exponentielle du coût des biens culturels et plus généralement des matériaux documentaires : la hausse du marché de l'art et l'explosion de la production éditoriale rendent chaque année plus difficile le maintien à un haut niveau des acquisitions tant patrimoniales que courantes de la BnF.

La rénovation du site historique de la BnF : le quadrilatère Richelieu, après avoir longtemps attendu, est engagé dans la modernisation indispensable de ses équipements et de ses

services. Mais le financement global de ce grand chantier et le respect de son calendrier restent à confirmer.

Le numérique : l'entrée dans l'âge numérique soulève de nombreuses questions relatives à la collecte (par exemple, comment mettre en œuvre le dépôt légal des sites web ?), à la conservation (comment assurer la transmission aux générations futures des signaux numériques ?) aux usages (la consultation à distance dispensera-t-elle un jour les lecteurs de fréquenter les bibliothèques ?).

Les pratiques culturelles : comment mieux se mettre au service de l'ensemble de la communauté nationale : milieux académiques mais aussi jeunesse étudiante, grand public mais aussi publics scolaires, classes moyennes ou supérieures mais aussi publics vulnérables ou défavorisés ?
Le développement durable : le bâtiment de Dominique Perrault fait désormais partie du patrimoine architectural français. Comment l'adapter pour mieux préserver l'environnement naturel et les énergies non renouvelables ?

Dix ans ont été nécessaires pour concevoir et construire une nouvelle bibliothèque puis dix ans à nouveau pour parvenir à un fonctionnement stabilisé et performant. Dix nouvelles années ne seront sans doute pas de trop pour conjuguer harmonieusement le développement foisonnant du numérique et le maintien du service au lecteur sur tous les sites de la Bibliothèque.

Jacqueline Sanson et Denis Bruckmann

Les lecteurs du Rez-de-jardin, dix ans après

La Bibliothèque de recherche a trouvé son public, en majorité celui de la recherche universitaire, dont la motivation première reste le fonds patrimonial.



© Sylvie Bisconti/BnF

à la Bibliothèque en moyenne 10 fois par an. L'ancienneté moyenne est aujourd'hui de 7 ans, et les plus fidèles fréquentaient déjà « l'ancienne BN ». Cette relative longévité s'explique en grande partie par le rythme de la recherche universitaire qui impose un travail au long cours. De fait, environ 75% des lecteurs appartiennent au monde de l'Université ou de la recherche, et parmi eux, près de la moitié sont des étudiants, du master au doctorat. Les autres sont essentiellement des membres des professions dites « intellectuelles supérieures » (cadres, professions libérales, professionnels des métiers du livre et de l'édition, etc.) et des retraités pour environ 5%. La part des publics non universitaires aurait ainsi légèrement augmenté par rapport à 1992 où elle n'était que de 17%, résultat d'un certain assouplissement des règles d'accréditation ces dernières années. Comme du temps de l'ancienne BN, les disciplines relevant des humanités (lettres et sciences humaines) dominent largement parmi les étudiants, enseignants et chercheurs, l'histoire regroupant à elle seule près de 25% de ces lecteurs. Autres points communs : on trouve aujourd'hui presque autant d'hommes que de femmes parmi les lecteurs. Enfin, toujours comme en 1992, environ trois lecteurs inscrits sur quatre sont de nationalité française, et la fréquentation des lecteurs étrangers varie selon les saisons.

Motivation première : le fonds patrimonial

La première motivation pour se rendre en Rez-de-jardin est fort logiquement la consultation des documents des magasins. Plus de trois lecteurs sur quatre en font quotidiennement la demande, soit 3,4 documents par lecteur en moyenne par jour.

Le recours aux catalogues informatisés constitue un passage obligé pour ces lecteurs, 55% les consultant sur place le jour même de leur venue, les autres à l'avance sur le site Internet de la BnF. Travailler au calme est également une motivation importante déclarée par 41% des lecteurs, tandis que 31%

se concentrent davantage sur leurs recherches bibliographiques.

L'ouverture d'octobre 1998 et ses soubresauts ont eu un impact sur la fréquentation de l'époque (à peine 700 lecteurs par jour en décembre 1998). Mais ils ont été assez vite effacés avec le rétablissement progressif à partir de juin 1999 de services fondamentaux comme la communication des documents des magasins le jour même de leur réservation et, en janvier 2001, l'ouverture le lundi à partir de 14h00, ainsi que l'augmentation progressive du nombre de documents communicables par jour. Les progrès accomplis, notamment avec la possibilité de réserver sa place et ses documents via Internet, se sont traduits par une hausse significative de la note de satisfaction globale accordée à la BnF.

Des lecteurs de plus en plus satisfaits

Les lecteurs interrogés en 2008 sont ainsi particulièrement satisfaits de l'accueil (95% de satisfaits) et des conseils des bibliothécaires (89%), des conditions de travail et de communication des documents en magasins (85%), de l'offre documentaire en libre accès (75%).

Même le rituel du vestiaire et les multiples contrôles avant la descente vers les salles de lecture ne sont pas jugés trop négativement, bien que la première venue soit ressentie par beaucoup comme un véritable parcours initiatique...

Les lecteurs expriment aussi certaines attentes quant aux possibilités de se détendre et de se restaurer : l'offre actuelle est jugée insuffisante ou trop onéreuse. Autre souhait d'amélioration : les services liés à la reproduction des documents (photocopie, numérisation, etc.), jugés coûteux et soumis à une réglementation contraignante. L'introduction en mai 2008 des connections personnelles à Internet (par accès filaire) devrait répondre aussi à une attente de plus en plus exprimée.

Véronique Michel et Romuald Ripon

La création du Rez-de-jardin n'avait certes pas pour seule finalité de désengorger les espaces de la rue de Richelieu : elle comprenait aussi un ambitieux projet scientifique. De nouveaux services étaient proposés, comme l'informatisation de la chaîne de communication et la mise à disposition d'un vaste fonds documentaire en libre accès dans toutes les disciplines. Comment les lecteurs se sont-ils appropriés cette offre au cours de la décennie écoulée ? Les études d'observation des publics menées régulièrement depuis l'ouverture du site François-Mitterrand de la BnF et l'analyse des données statistiques de fréquentation et de consultation des collections apportent des réponses : elles montrent une certaine continuité dans la composition de ce lectorat et sa bonne satisfaction d'ensemble à l'égard des services qui lui sont rendus.

Un public renouvelé et fidèle

La fréquentation du Rez-de-jardin semble avoir atteint un premier régime de croisière avec une moyenne proche de 1 050 lecteurs accueillis par jour sur l'ensemble des années 2002 à 2007, soit 28% de plus, selon les estimations, que celle de la Bibliothèque nationale pour la période 1996-1998. Les lecteurs sont dans l'ensemble assez assidus, et viennent



Paroles de lecteurs

Pour *Chroniques*, des chercheurs parlent de leur pratique de la Bibliothèque.

Christophe Damour, enseignant en Études cinématographiques, université de Lyon 2.



De 2003 à 2007, j'ai conduit des recherches pour ma thèse de doctorat. Cela nécessitait de visionner un grand nombre de films. Je suis d'abord venu à la BnF pour l'ampleur de ses ressources audiovisuelles, mais aussi parce que le fait de pouvoir commander à l'avance - une dizaine de documents par jour de chaque type, films, imprimés... - et la possibilité de voir plusieurs films à la fois représentent un gain de temps considérable. Un autre atout fondamental de la BnF est la présence des archives de l'INA. La proximité de la Cinémathèque, des salles de cinéma et enfin de l'université de Paris VII qui comporte une filière d'études cinématographiques, crée autour du site François-Mitterrand un vrai pôle attractif de recherche sur l'audiovisuel.



* La Bibliothèque de Recherche comprend également les collections spécialisées conservées sur le site Richelieu, la Bibliothèque de l' Arsenal et la Bibliothèque-musée de l'Opéra.

Delphine Connes, doctorante en histoire du droit



Je fréquente la bibliothèque de recherche toute l'année, cinq jours par semaine depuis six ans. Je consulte essentiellement des imprimés, parfois des documents numérisés. Je viens à la BnF essentiellement pour l'ampleur des collections - tout, ou presque, est là, grâce au dépôt légal - et pour la qualité des conditions de travail. Celles-ci sont assez optimales, il y a de l'espace, de la lumière et un environnement plus favorable à la concentration que chez soi par exemple. Je viendrais à la BnF même si je pouvais consulter la plupart des documents à distance.





© Pascal LaFey/BnF

Compliment pour un brillant voisin

Kristian Jensen travaille depuis vingt ans dans les bibliothèques du Royaume-Uni et dirige actuellement les collections britanniques à la British Library. Il est également chercheur et enseigne à l'université d'Oxford.

« J'ai vu de mes propres yeux des Anglais sortir de la Bibliothèque nationale furieux et désespérés ; ils étaient comme accablés sous le poids des belles choses en tout genre qu'on s'était empressé de leur faire voir, et leur œil morne et farouche semblait appeler la destruction sur cet admirable monument. » C'est ainsi que, en 1793, Auguste Antoine Renouard évoquait la réaction de visiteurs anglais devant les bâtiments de la Bibliothèque nationale. Cette description reflète davantage une réalité politique française que le comportement britannique. Néanmoins, elle donne une juste idée de l'esprit d'ouverture et de générosité qui caractérisait déjà l'institution et son personnel. Auguste Antoine Renouard a saisi ici un moment important dans l'histoire des bibliothèques européennes. La première Bibliothèque nationale d'Europe devenait alors l'idéal auquel aspirer. Et c'est fidèle à la devise « Il faut surpasser Paris » que, dans les années 1830, le révolutionnaire italien en exil Antonio Panizzi, futur directeur du British Museum, sensibilisait le pouvoir politique à la nécessité de transformer le musée, seulement septième selon son classement, loin derrière Paris, Munich et Copenhague.

De la compétition à la coopération

La compétition a depuis longtemps fait place à la coopération et à l'évidence que

les deux institutions bénéficient chacune des qualités de l'autre. Lorsque j'ai un jour de congé, il est plus que probable que je rejoigne l'une des salles de lecture du Rez-de-jardin, à Tolbiac. Les chercheurs qui se trouvent là viennent de toute l'Europe et se partagent entre nos deux institutions internationales.

La Bibliothèque royale de Copenhague est une autre des Bibliothèques nationales européennes que j'utilise régulièrement. Comme ses deux sœurs aînées, elle occupe un magnifique bâtiment neuf. Chacune de ces constructions exprime la par-

Le système favorise un travail planifié. Mais il est également très facile de résoudre des problèmes qu'on rencontre en travaillant. On peut consulter un ouvrage historique sur Gallia et accéder à une traduction anglaise du XVIII^e siècle, numérisé à partir d'un exemplaire de la British Library, mais aujourd'hui également accessible à partir de la BnF.

“ Une place publique centrée sur l'échange culturel ”

ticularité du pays où elle se trouve : mais elles ont toutes en commun un attachement à la sphère publique. Aujourd'hui, tout un nouveau quartier de Paris a vu le jour avec succès et la BnF, avec une station de métro, une passerelle piétonne et une piscine publique (presque) attenante, témoigne du rôle important que peut jouer une institution publique dans la constitution d'un quartier, place publique centrée autour de l'échange culturel.

La monumentalité du bâtiment peut paraître intimidante mais, au cœur du paysage urbain dans lequel elle s'inscrit, la BnF est un bon voisin. À l'intérieur, les vastes espaces donnent au lecteur l'im-

Vos lecteurs choyés (et les nôtres) seraient surpris d'apprendre que toutes les Bibliothèques nationales en Europe ne rendent pas accessibles leurs ressources électroniques aux chercheurs occasionnels.

pression de possibilités infinies et encouragent la pensée des chercheurs à s'élever vers la hauteur apparemment illimitée des salles de lecture.

Achevée au moment où la rumeur annonçait la fin du livre, la résolument moderne BnF affirme fortement sa place dans un monde en évolution ; l'institution répond aux demandes sans cesse différentes d'utilisateurs toujours plus divers et plus exigeants. Installé à un bureau, les ouvrages ayant été préservés en ligne, on peut immédiatement commencer à travailler ; en ce qui me concerne, dès que j'ai récupéré les livres que j'ai pu commander la veille au soir depuis mon bureau de la British Library, service à peine imaginable lorsque le bâtiment était encore à l'étude.

Des lecteurs choyés

Les étagères en libre accès proposent de nombreux documents de référence judicieusement choisis et régulièrement mis à jour, une collection qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans les Bibliothèques nationales d'Europe.

On peut aussi avoir besoin de consulter un ouvrage auquel on n'aurait pas songé. Comme à la British Library, les collections de la BnF sont tellement riches que le lecteur ne consultera pas le catalogue pour vérifier ici la présence de l'ouvrage recherché ; il est certain que même un ouvrage ancien et rare se trouve ici. Celui-ci est alors identifié sur BN Opale +, commandé et disponible, souvent en moins d'une heure. C'est aussi le cas à Londres ; mais dans de nombreuses Bibliothèques nationales européennes, un ou deux jours pourraient bien se passer avant que le livre ne soit disponible. Au terme d'une longue journée, il se peut

que les lecteurs quittent encore la Bibliothèque « accablés sous le poids des belles choses en tout genre qu'on [se sera] empressé de leur faire voir » mais ils sont à présent préparés à en faire bon usage ; ils savent aussi reconnaître les magnifiques équipements, le service et la compétence professionnelle mis à leur disposition, tout autant que la générosité d'esprit que la BnF exprime et encourage à la fois.

Kristian Jensen

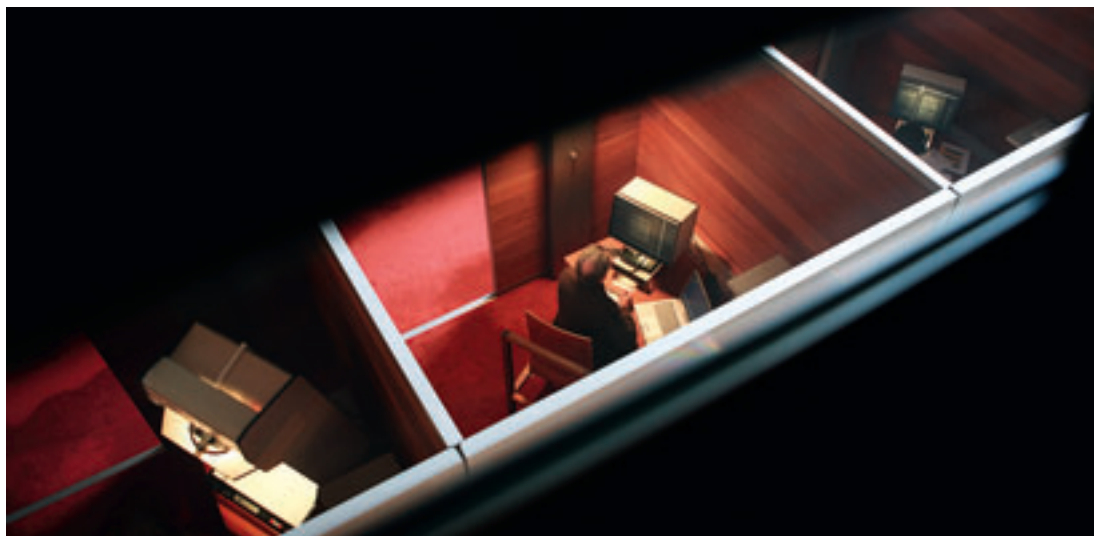
Eléments pour une physiologie du chercheur du Rez-de-jardin

Jean-Marie Goulemot, spécialiste de la littérature du XVIII^e siècle, ancien professeur à l'université de Tours.

► En paraphant la lettre qu'il adressait à Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale, lettre qui allait faire de moi un lecteur autorisé, mon maître Jean Fabre m'avait dit : « Vous verrez, les lecteurs de la Nationale, c'est autre chose ! » Sans préciser par rapport à quoi ; mais son œil songeur m'en avait dit assez long. En mai 68, dans la Sorbonne en ébullition, j'entendis Jean Fabre murmurer : « Il y a ici de drôles de zèbres ! » sur le même ton qu'il avait employé pour m'évoquer les lecteurs de la BN. De quelques-uns des originaux de haute lignée de Richelieu, j'ai donné ailleurs des portraits. De très rares exemplaires ont survécu au transfert au site Tolbiac. Le déplacement géographique, le parvis glissant sous la pluie, le passage à l'informatique, la nécessité d'avoir une résistance de coureur de demi-fond pour emprunter les déambulateurs et les escaliers roulants, l'âge aussi, ont accéléré le renouvellement du lectorat. Certains ont soupçonné un plan concerté d'élimination des lecteurs fossilisés. Quelques-uns d'entre eux, chaussés de tennis à semelle compensée, avec système complexe d'aération, ont tenté de résister. En vain. Le chef blanchi, d'autres sont passés de l'interpellation véhémement du conservateur de service au monologue tout aussi véhément, mais solitaire, dans les couloirs. Le Rez-de-jardin de la BnF a donné naissance à d'autres zèbres, dont je n'ai pas encore relevé toutes les manies. D'ailleurs où commence et où finit l'originalité ? Avec cravate, costume et pochette, je passe peut-être pour un original. Qu'en conclure ? Je ne suis évidemment pas ethnologue. La présence des arbres dans la fosse de la Bibliothèque ne me fait pas rêver de peuplades exotiques. Faute de données objectives, cette approche d'une physiologie du chercheur est fondée sur des intuitions et je cours le risque d'être accusé d'impressionnisme. Ce qui représentait un crime contre la méthode dans ma jeunesse qui ne jurait que par révolution critique et prolégomènes à toute recherche. Tant pis. Ainsi, la faible présence à la BN des professeurs

d'université à la retraite. On peut avancer qu'ils sont las de chercher sans trouver, ou qu'ils ont pris au sérieux la définition de l'enseignant chercheur et que, cessant d'enseigner, ils n'ont plus qu'à chercher le repos. Les professeurs en exercice du secondaire et du supérieur sont plus nombreux. Ils viennent préparer un cours, un séminaire, un article. Parfois, ils corrigent leurs copies, exercice que la conscience de son inutilité rend très pénible. La ruche au travail leur permet de ne pas désespérer de la médiocrité

“ Le Rez-de-jardin a donné naissance à d'autres zèbres ”



de certains des travaux soumis à leur jugement. Vient ensuite l'armée des doctorants, fervents usagers de l'ordinateur, animés de l'ardeur des néophytes, mais, non sans raison, préoccupés par leur avenir. Il y a enfin ceux qui usent de la BnF comme d'une banque de données, pour une de ces encyclopédies, dont le mérite est de dispenser de lire au-delà d'elle-même ; ceux qui mènent une recherche généalogique ou sur un sujet qui les a toujours passionnés et qu'une vie de

travail ne permettait pas d'approfondir. Il y a aussi les collègues étrangers et dont la venue est une joie. Sans eux, la BnF, toujours française, perdrait de son âme. Le chercheur en littérature est mal connu. Il est des mots devenus difficiles à définir. Le chercheur en littérature est mal connu de l'opinion. Il le sait, mais il refuse de plaider sa cause. Il ne veut pas être confondu avec un érudit. L'érudition a aujourd'hui mauvaise presse. Elle donnerait le teint bileux, la scoliose et conduirait à des pratiques inavouables. On préfère se réclamer de l'histoire culturelle. Par pudeur, on évite de se dire gardiens de la mémoire et arpenteurs des imaginaires ? Dans mes années d'apprentissage, le mot chercheur s'employait pour les seuls scientifiques. Les littéraires étudiaient tel auteur, ou tel siècle. Ils écrivaient des livres et se

sentaient historiens, écrivains et surtout hommes de culture. La BN n'éprouvait pas le besoin de se dire française. On le savait. Certains scientifiques ont parfois refusé le statut de chercheurs aux littéraires, aux philosophes, sous prétexte qu'ils ne possédaient pas de laboratoire. Il faudra leur expliquer un jour que les grandes bibliothèques jouent ce rôle et reconnaître à chacun son espace, ses instruments spécifiques pour penser, rêver, comprendre et communiquer.

Jean-Marie Goulemot

4 écrans pour savoir

La seconde édition du Festival européen des 4 écrans, consacré aux films axés sur le réel et les faits de société, propose trois jours de débats et de projections et une Université de l'image. La télévision, le cinéma et les nouveaux écrans - internet et téléphone mobile - peuvent être des outils de savoir et de réflexion. C'est de cette idée qu'est né le Festival européen des 4 écrans : axé sur le réel et les faits de société, il présente les images comme un moyen de connaître, de comprendre et d'expliquer le monde. Trois jours de projections permettront de découvrir 16 longs métrages européens, fictions du réel ou documentaires ou les meilleurs films Net/Mobile proposés dans le cadre de l'appel à réalisations sur la culture urbaine...

Mais la question que pose ce foisonnement créatif autour de l'image est aussi celle de leur décriptage, et de la transmission du savoir autour des nouvelles technologies et de leurs usages. L'Université de l'image qui se tiendra à la BnF proposera aux professionnels, aux jeunes et au grand public de se rencontrer autour de conférences, d'échanges et de débats sur les différents supports de diffusion et sur leur rôle dans la transmission du savoir.
14, 15 et 16 novembre 2008
BnF et MK2 Bibliothèque
Pour en savoir plus :
www.festival-4ecrans.eu

Association des amis de la Bibliothèque nationale de France



L'association a pour mission d'enrichir les collections de la BnF et d'en favoriser le rayonnement. De nombreux avantages sont accordés aux adhérents. Informations : comptoir d'accueil, site François-Mitterrand, hall Est
Tél. : 01 53 79 82 64

www.amisbnf.org

Mois du film documentaire Le monde vu d'ailleurs : cinéma et ethnologie

En novembre 2008, le Mois du film documentaire à la BnF présente une sélection de films sur le thème de la démarche ethnologique, à l'occasion des cent ans de Claude Lévi-Strauss. À côté de portraits des grands



noms du métier et d'œuvres fondatrices du point de vue ethnographique au cinéma, ce sera aussi l'occasion de découvrir ou redécouvrir toute une partie de la production contemporaine, qu'elle aille sonder des contrées lointaines en marge de la mondialisation ou qu'elle se tourne vers des réalités toutes proches de nous. En rupture avec les faux-semblants de l'exotisme, le voyage y devient une aventure de l'ordinaire, remettant en cause nos points de vue acquis et nous portant à réfléchir sur l'humaine condition.

Mercredi 26 novembre - 17h30 -

Petit Auditorium - Claude Lévi-Strauss par lui-même (2008), de Pierre-André Boutang.

Affiche du Mois du film documentaire 2008.

Cinéma et audiovisuel Quelles mémoires numériques pour l'Europe ?

Pour la septième année consécutive, Archimages convie des professionnels du cinéma et de l'audiovisuel, du créateur au producteur, du conservateur au chercheur, à la réflexion et à l'échange, par des interventions de spécialistes internationaux, des présentations de réalisations et de projets. L'alliance entre le numérique et le patrimoine cinématographique et audiovisuel est entrée dans la réalité, permettant d'ouvrir de façon totalement inédite et au plus grand nombre, des fonds d'archives considérables jusque-là souvent inexplorés ou sous-estimés. Au-delà des problèmes techniques, se posent de nombreuses questions à dimension stratégique, car cinéma et audiovisuel

ne sont pas extérieurs aux grands débats actuels sur les registres de la mémoire, de la culture et de la pédagogie. Qu'est-ce que la mémoire, pour un neurologue, pour un historien, pour un ethnologue, pour un sociologue ? Quelles identités reflètent ces collections, quels territoires se donnent-elles pour contours ? Quelle est l'Europe des images ?

Archimages - Journées d'études européennes sur les archives de cinéma et d'audiovisuel, 19 novembre 2008, Institut national du patrimoine, auditorium Colbert, 20 et 21 novembre 2008, BnF, site François-Mitterrand, Petit auditorium, entrée sur réservation : loraine.tambrun@inp.fr, 01 44 41 16 14.

Inauguration de la Bibliothèque nationale du royaume du Maroc

La BNRM ouvre ses nouveaux locaux au public au mois de novembre. À proximité du bâtiment datant de Lyautey dans les années 1920, et dans un cadre verdoyant, 22 000 m² seront mis en service. La BnF a été étroitement associée à la démarche de rénovation et de modernisation qui a accompagné le projet de construction. Deux conventions soutenues par l'ambassade de France, dont la dernière signée en février 2008 à l'occasion du Salon du livre de Casablanca dont la France était l'invitée d'honneur, encadrent la coopération entre les deux bibliothèques dans des domaines très variés, de l'expertise du chantier à la conservation du patrimoine. Cette coopération a privilégié la politique documentaire, le système d'information et la numérisation. S'agissant du patrimoine, une véritable collaboration s'est instaurée entre les deux bibliothèques autour d'une collection de cartes géographiques des XVII^e et XVIII^e siècles concernant le Maroc. Le département des Cartes et plans de la BnF conserve un fonds provenant du service hydrographique de la Marine dont certaines cartes manuscrites sur vélin étaient inventoriées mais n'avaient pas encore été cataloguées. Les deux bibliothèques ont mis en commun leurs moyens humains pour le catalogage de ces documents, ouvrant ainsi la voie à leur numérisation et à leur mise en ligne. La BNRM sera destinataire des fichiers numérisés, ce qui lui permettra de les reproduire sur papier. Un colloque d'ouverture de la BNRM portant sur le patrimoine, les nouveaux publics, les missions des Bibliothèques nationales a lieu les 13 et 14 novembre 2008.

La bibliothèque numérique européenne ouvre cet automne

Dès la fin novembre 2008, le portail de la bibliothèque numérique européenne va donner accès, à travers un point d'entrée multilingue, à environ 2 millions d'œuvres représentatives du patrimoine européen – livres, tableaux, photographies, œuvres musicales, films – issues des bibliothèques, de musées et d'archives des 27 pays de l'Union européenne. La BnF a été depuis l'origine partie prenante de ce projet. Entretien avec Bruno Racine, son président.

Chroniques : La BnF a joué un rôle pilote dans le projet de bibliothèque numérique européenne. Qu'en est-il aujourd'hui et comment imaginez-vous ce rôle à l'avenir ?

Bruno Racine : Après avoir joué un rôle décisif dans l'impulsion politique qui a donné naissance au projet, la BnF lui a trouvé son nom, ce qui marque une reconnaissance symbolique de ses efforts. Par ailleurs, tout ce que nous numérisons a vocation à alimenter la bibliothèque numérique européenne et compte tenu de l'étendue de ses collections, la BnF sera sans doute l'un de ses contributeurs les plus importants. Avec la présentation du prototype en vraie grandeur, le projet franchit une étape irréversible.

La BnF participe à plusieurs des projets de la Bibliothèque numérique européenne, qui œuvrent pour faire de la future bibliothèque un dispositif très avancé du point de vue technologique. Elle est également l'initiatrice du projet d'extension à des œuvres sous droits. Ma première action en tant que président de la BnF a été de réunir un certain nombre de partenaires européens afin d'étudier les conditions de possibilité de cette extension, réflexion qui s'est poursuivie sous la forme du projet européen Arrow.

Comment la bibliothèque numérique de la BnF, Gallica, s'articule-t-elle avec le projet Europeana ?

Toutes les bibliothèques sont engagées dans des programmes de numérisation de leurs fonds et les rendent accessibles à travers leur propre site. Gallica continuera donc d'exister. Mais nous nous engageons à apporter à la bibliothèque numérique européenne tout ce que nous rendons accessible par Gallica : c'est la supériorité du numérique que de permettre cette localisation multiple.

La BnF en tant que tête de réseau a un rôle particulier à jouer pour favoriser la coordination des bibliothèques françaises dans le développement de la numérisation. Comme c'est déjà le cas aujourd'hui, Gallica pourra donner accès aux

richesses d'autres bibliothèques sans qu'elles y perdent pour autant leur identité. J'ai été chargé par le ministère de la Culture de présider le groupe de travail créé à ce sujet dans le cadre du tout nouveau Conseil du livre

Gallica est aussi le lieu d'une expérimentation unique avec les éditeurs et en collaboration avec le Centre national du livre, en permettant l'accès à un nombre significatif d'œuvres sous droits. Le succès de cette expérience nationale, à laquelle je tiens beaucoup, servira sans aucun doute de référence possible pour le modèle européen.

La commission européenne, afin d'accélérer la numérisation des œuvres culturelles, recommande aux États de l'UE de créer des partenariats avec le secteur privé. Qu'en pensez-vous ?

La France a décidé d'affecter un montant significatif de ressources publiques à la numérisation massive des fonds de notre bibliothèque nationale, ce qui constitue encore une exception en Europe. La question ne se pose donc pas pour nous dans les mêmes termes que pour nos partenaires. Cela étant, il existe déjà des partenariats avec des entreprises : avec Orange, nous développons des recherches sur les outils qui permettent de tirer parti des ressources de la numérisation. Nous participons aussi à des programmes internationaux de numérisation avec la fondation Mellon. Cette démarche me paraît prometteuse pour des ensembles bien particuliers tels que les images, qui feront l'objet à partir de l'année prochaine d'un budget de numérisation spécifique.

À l'ère de la numérisation en masse des œuvres culturelles, de quoi sera fait selon vous l'avenir des bibliothèques ?

La BnF fête cet automne les dix ans de sa bibliothèque de recherche. Elle organisera le 5 décembre une journée de réflexion largement ouverte qui permettra à la fois de faire un bilan de cette

décennie mais aussi d'élargir le propos à l'avenir. Ce qui est frappant, c'est la très bonne tenue de la fréquentation de la bibliothèque de recherche au cours de ces dernières années, en même temps que s'accroissait la fréquentation à distance. C'est à mes yeux la confirmation que les deux se confortent et se complètent. Bien entendu, l'extension du numérique crée de nouvelles attentes, de nouvelles exigences, et la BnF, grâce au soutien du ministère de la Culture et du Centre national du livre, est bien placée pour avoir les moyens d'y répondre.



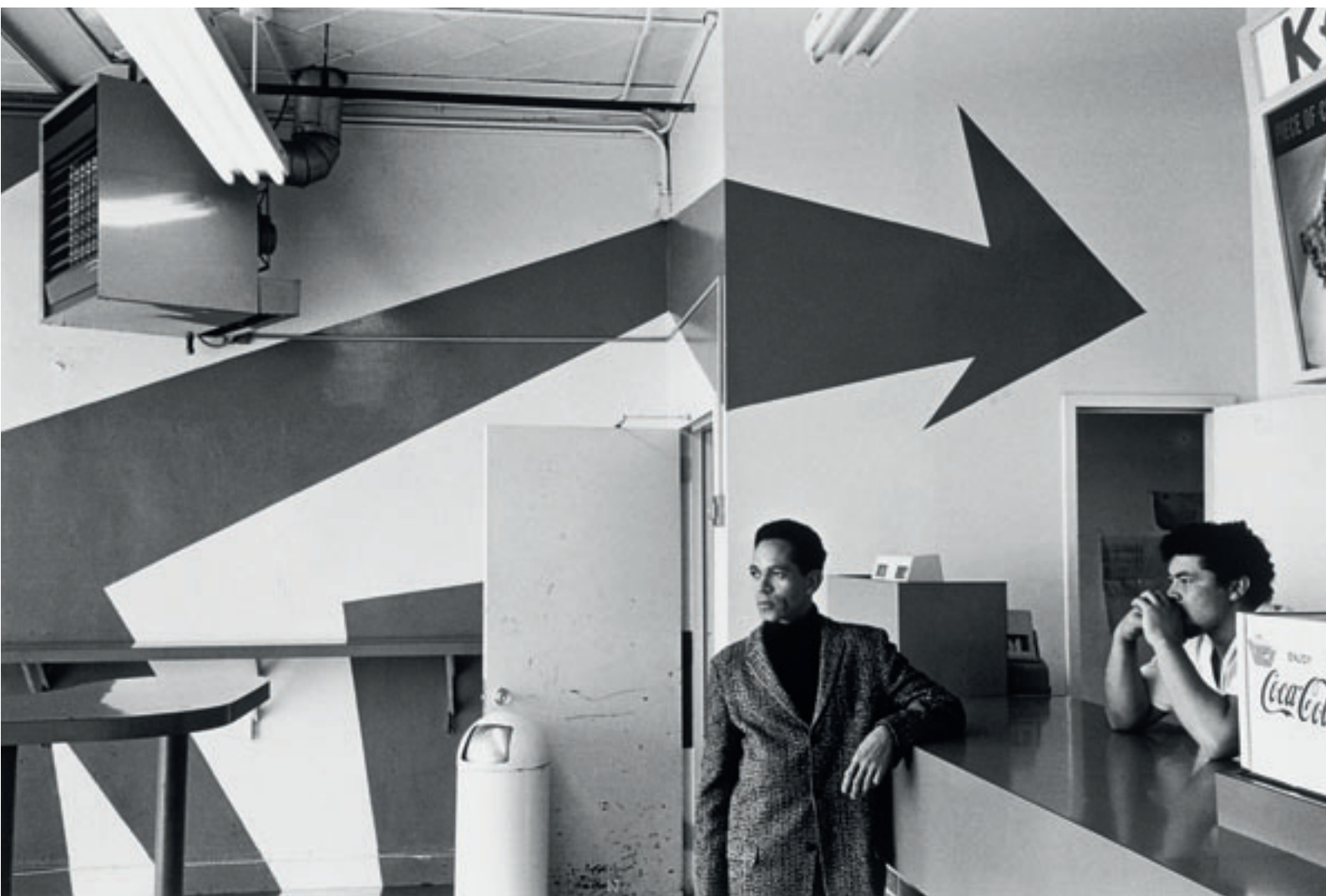
Bruno Racine, président de la Bibliothèque nationale de France.

Un autre projet qui vous tient à cœur ?

Une de mes grandes priorités désormais sera de conforter l'assise de la Bibliothèque francophone dont nous avons, avec nos amis québécois, présenté le prototype au cours de l'été, avant qu'il ne soit officiellement consacré au Sommet de la francophonie. C'est un projet unique, notamment par la dimension Nord-Sud qui le caractérise. Il permet de souder les liens entre les bibliothèques des 5 continents qui font face à des situations très différentes. Ces disparités risquent d'être aggravées par le fait que les langues qui n'auront pas massivement investi dans la Toile seront marginalisées : c'est donc un projet important.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Pour en savoir plus : europeana.eu/



Génération 70

Le choc de la photographie américaine

La BnF expose trois cents photographies américaines prises dans les années 1970. Issues de son fonds, elles attestent de la liberté, de l'audace et de l'inventivité d'une génération.

En 1971, la Bibliothèque nationale répercutait en ses murs le bouillonnement créatif de la génération américaine émergente. L'exposition *Photographie nouvelle des États-Unis* présentait des artistes alors peu connus : Diane Arbus, Lee Friedlander, Garry Winogrand, ... dont l'influence sur la photographie contemporaine allait se révéler considérable.

Pour le département des Estampes, cette manifestation marquait l'ouverture de sa collection à la photographie étrangère. Aujourd'hui, la BnF conserve notamment trois mille photographies en provenance des États-Unis. Trois cents d'entre elles ont été sélectionnées en vue de l'exposition. Il s'agit d'épreuves argentiques, en noir et blanc (prédominant en ce temps),

Burk Uzzle, USA
Coney Island, 1971.

dues à des artistes renommés ou moins réputés. Ces tirages d'époque sont regroupés en six séquences thématiques. Six jalons d'une exposition qui n'est pas historique, mais plastique : elle invite à un parcours qui permet d'observer la façon dont les formes circulent et se répondent. Cette déambulation débute néanmoins par les précurseurs. Car Walker Evans, Robert Frank, Harry Callahan, Louis Faurer – aînés dont la nouvelle génération a souvent suivi l'enseignement – ont innové en tournant le dos aux pictorialistes et aux humanistes. Ils n'empruntent plus leur vocabulaire à la peinture et ne prétendent guère diffuser un message universel. Ils explorent les possibilités de leur propre médium.

Walker Evans s'est émancipé de la tradition en poussant la photographie documentaire à un degré de dépouillement et d'objectivité inédit. Son credo : tout peut être photographié. Cette conviction guide également le très peu conventionnel Robert Frank. Avec eux, la notion de « sujet noble » est réduite à néant.

Diane Arbus, figure emblématique des années 1970, emboîte le pas à cette sensibilité esthétique. Ses célèbres portraits révèlent le côté étrange, poignant des modèles qu'elle rencontre et prend le temps de côtoyer : essentiellement des marginaux, mais aussi des individus « dans le rang ». Jeffrey Silverthorne, qui photographie les corps à la morgue de New York, partage cette approche exempte de préjugés.



Jeffrey K. Silverthorne,
Ugly Pat, 1972.

Bill Owens, Série
*Suburbia, I enjoy giving
Tupperware parties
in my home...*, 1973.

Créativité du snapshot

Le snapshot est l'un des fils conducteurs de l'exposition : son incidence est grande sur le travail des artistes des années 1970 ! Maladroite et décomplexée, cette pratique d'amateurs multiplie les cadrages de travers, les superpositions de prises de vue, les coups de flashes incongrus... et, en tant que simple « photo souvenir », s'attache à des sujets anodins. La nouvelle génération intègre ses audaces, tout en étant capable de les maîtriser techniquement. À l'instar du portrait, la photographie de rue en est chahutée, ce dont témoignent les compositions bousculées d'un Garry Winogrand ou le travail de Leonard Freed, reporter qui œuvre sur les crimes et délits. Bill Owens, habitant d'une banlieue de Californie, met en scène – avec un humour décalé, mais dépourvu d'ironie – ses voisins et amis. Il croque d'inquiétantes vies minuscules qu'il accompagne d'une légende.

L'impact du snapshot est patent sur la photographie autobiographique de Larry Clark, passé ensuite au cinéma. Ce passionné de l'adolescence vit à l'époque en communauté. La jeunesse marginale qui l'entoure, il la fixe en images débridées, avec une confondante liberté.

Des expérimentations fécondes

Au fil de ces transformations, le paysage change de statut également : de monumental et esthétisant, il devient minimal, quotidien, banal. Désormais, il se prête à la série. Lewis Baltz et Joe Deal braquent

“ Je suis persuadée que si je n'avais pas photographié certaines choses, personne ne les aurait vues ” Diane Arbus



leur objectif sur des tas de gravats en perturbant la perspective. Homme du constat, Baltz scrute l'extension de l'habitat urbain – monotone agrégat de lotissements – et son corollaire, la destruction de la nature. Lee Friedlander, quant à lui, plonge dans le fouillis végétal. Il cadre, découpe le désordre de la nature afin d'en extraire une structure. Autre volet, la photographie expérimentale que pratiquent les artistes attirés par le tirage, la matière, la forme. Ralph Gibson, par exemple, mène une recherche plastique sur les contrastes de noir et blanc et agence ses images, qui s'enchaînent en une étrange narration formelle, dans l'optique d'un livre photographique. La recherche de Joel Peter Witkin ou de

Jerry Uelsmann s'oriente vers une exploration de l'imaginaire marqué du sceau du surnaturel et de l'onirisme, courants profonds de la culture anglo-saxonne. Pour extérioriser son univers hanté, Ralph Eugene Meatyard convoque sa famille et ses amis : il leur fait porter des masques en caoutchouc avant de les parachuter dans des endroits délabrés.

« Quand Les Krims décide de déshabiller ses copains et de les placer dans un petit décor où ils font des gestes absurdes, l'idée de mettre en scène la photographie est encore peu usitée. Le portrait – compassé jusque-là – se métamorphose complètement : les photographes s'immergent dans les milieux marginaux et appréhendent leurs modèles en dehors de toute norme morale, avec une formidable spontanéité. La photographie de rue, de son côté, va déboucher sur une photographie de foules créative. L'époque est extrêmement féconde ! », souligne Anne Biroleau, commissaire de l'exposition.

Balayant les stéréotypes, la génération des années 1970 affirme une superbe liberté. Elle aborde de nouveaux thèmes, façonne de nouvelles formes. Certaines de ses expérimentations, représentatives de ce temps, resteront sans suite. D'autres continuent d'exercer leur emprise sur les photographes d'aujourd'hui.

Sabrina Weldman

SEVENTIES, LE CHOC DE LA PHOTOGRAPHIE AMÉRICAINE

29 octobre 2008 - 25 janvier 2009

Site Richelieu - Galerie de photographie

Commissariat : Anne Biroleau, conservateur en chef
au département des Estampes et de la photographie.

En partenariat avec *Métro*, *Les Inrockuptibles*, *FIP*, *Images Magazine*

Jeunes photographes de talent

La BnF expose les photographies des principaux lauréats 2008 de la Bourse du talent, qui récompense les travaux de jeunes artistes.

Depuis dix ans, la Bourse du talent, créée par des professionnels de la photographie, fait le pari de donner leur chance à de jeunes artistes grâce à un prix décerné trois fois par an sur trois sujets : le portrait, le reportage, le paysage. « À l'époque où nous avons conçu la Bourse », confie Didier de Faÿs, fondateur du magazine *Photographie.com*, co-organisateur du prix avec Kodak Professional, Picto, Prophoto et la BnF, « les agences de presse photographique disparaissaient les unes après les autres, la profession était déjà sinistrée. Nous étions convaincus de l'urgence d'encourager de jeunes artistes face à la déferlante des images numériques et à l'effacement des frontières entre amateurs et professionnels. La photographie a beaucoup changé au cours de cette décennie. Elle s'est féminisée : plus de 50 % des lauréats depuis dix ans sont des femmes : elles sont à la fois plus présentes qu'autrefois mais aussi souvent plus percutantes que les hommes. » On pense à Viviane Dalles et à son enquête sur la firme Monsanto en Inde, au travail de Frédérique Jouvral sur la polygamie africaine en France et au Mali, à celui de Céline Anaya Gautier sur les formes contemporaines de l'esclavage.

« La photographie a également beaucoup grandi », poursuit Didier de Faÿs. Des

Christophe Chammartin, *Prison de plastique, les forçats du légume, Campohermoso, Province d'Almeria, mai 2007.*



passerelles s'établissent entre les genres et les modes d'expression, en particulier avec les arts plastiques. Par ailleurs, les jeunes photographes sont pour la plupart très engagés.

Des écritures nouvelles

L'exposition de la BnF présentera, outre les travaux des lauréats de l'année 2008, ceux d'une dizaine d'artistes remarqués par le jury, qui attestent de la démarche exigeante de ces artistes comme de leur force novatrice. Ainsi ce travail de

Damien Fellous sur les guerrill'ados de l'ENL en Colombie, ou celui de Stéphanie Lacombe sur les Français à table...

La série *Prison de plastique, les forçats du légume*, réalisée par Christophe Chammartin, lauréat 2008 pour le reportage, évoque l'exploitation des saisonniers dans la province d'Almeria, au sud de l'Espagne, dans les 40 000 hectares de cultures maraichères de cette région autrefois désertique devenue l'un des piliers de l'économie espagnole. Le pompage des nappes phréatiques, un fort

LES PRÊTS DE LA BNF : EXPOSITIONS HORS LES MURS

La BnF poursuit sa politique de prêts à des expositions extérieures. Elle noue des partenariats diversifiés, en France et à l'étranger, donnant lieu à d'importantes manifestations.

Orages de papier

À 90 ans de distance, l'exposition présentée à partir du 11 novembre à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg pose un regard inédit sur la Grande Guerre en montrant comment, dans l'instant même des événements, des particuliers, comme le couple Leblanc, et des institutions, telles les bibliothèques allemandes (dont faisait partie à l'époque la BNU) et la Bibliothèque nationale en France, ont collecté pour les générations futures les documents témoignant du premier conflit médiatique qui mobilise tracts, journaux, affiches,

photographie, cinéma... Dans le cadre d'un partenariat qui associe également la Württembergische Landesbibliothek de Stuttgart et la BDIC, la BnF prête des affiches, douze gazettes de tranchées multigraphiées et des photographies.

Orages de papier 14-18 : les collections de guerre dans les bibliothèques, 11 novembre 2008-31 janvier 2009, Strasbourg, BNU

L'Argonnote : journal humoristique mais intermittent interdit formellement aux embusqués, 1^{er} janvier 1916.



BnF/Dpt Arts du spectacle



Marikel Lahana,
La Femme anis, 2008

JEUNES PHOTOGRAPHES DE LA BOURSE DU TALENT 2008

18 déc. 2008 - 22 fév. 2009

Site François-Mitterrand - Allée Julien-Cain

Avec le soutien de Champagne Louis Roederer

ensoleillement et l'usage intensif d'engrais et de pesticides permettent aux agriculteurs andalous de produire plus de 3 millions de tonnes de fruits et légumes par an. *Prison de plastique* témoigne des conditions de logement des ouvriers agri-

coles, pour la plupart des migrants africains qui travaillent au cœur des serres de plastique, à l'écart des centres urbains souvent encore marqués par le racisme. Ils vivent dans des garages, des entrepôts ou de fragiles cabanes faites de déchets de serres, privées de tout ramassage d'ordures, d'égout et même fréquemment d'eau potable, « modernes esclaves qui vivent un double isolement ; isolés à l'intérieur de la société espagnole et à des centaines de kilomètres de leurs familles et de leurs enfants ».

Le travail de Marikel Lahana, primée pour sa série *Fictions Apitères*, interpelle tout autrement le visiteur. Jeune diplô-

mée de l'École nationale supérieure de photographie (ENSP), elle présente une série de « portraits » en rupture avec la tradition photographique, et qui basculent dans une écriture nouvelle. Ses images intriguent, dérangent, mettant en scène comme le suggère énigmatiquement le titre, une réflexion sur ce qui se joue dans le portrait, quelque part entre projection, fantasme et réalité. Car bien sûr, comme l'écrivait Richard Avedon : « L'inexactitude n'existe pas en photographie. Toutes les photographies sont exactes. Aucune d'elles n'est la vérité. »

Sylvie Lisiecki

Les estampes de Zao Wou-Ki à Suzhou

Présentée cet été à la BnF, l'exposition de l'œuvre imprimé de Zao Wou-Ki se trouve depuis la mi-octobre dans la région de Shanghai, au Suzhou Museum. Né des contacts de l'artiste avec le musée, le projet a été l'occasion pour la BnF de mettre en place un partenariat d'un type nouveau, la totalité du financement étant assurée par le mécénat. *Zao Wou-Ki. Estampes et livres illustrés*, 15 octobre 2008 - 8 janvier 2009, Suzhou Museum (Chine)

L'or de la Moselle

Le département des Monnaies, médailles et antiques a été sollicité pour participer par un important prêt d'objets (monnaies

et médaillons) à une exposition intitulée *L'Or de la Moselle*, qui sera présentée du 9 octobre 2008 au 18 janvier 2009 au musée national d'Art et d'Histoire du Luxembourg. L'exposition sera centrée sur un trésor d'une centaine de monnaies en or de la dynastie valentinienne trouvée en 1958 dans la Moselle et immédiatement éparpillé. À travers ce trésor seront présentées les pratiques de la *largitio* et du *donativum*, prodiguées lors des fêtes du règne de la dynastie valentinienne

à la résidence impériale de Trèves. Du 9 octobre 2008 au 18 janvier 2009 musée national d'Art et d'Art - Luxembourg

Monnaie de Licinius 1^{er}, vers 320



Et aussi... à Paris

Picasso d'abord - Abad ensuite Du 11 novembre 2008 au 28 février 2009, musée de la Poste, Paris

En région

Simon Vouet, les années italiennes (1613-1627), jusqu'au 23 février 2009, musée des Beaux-Arts, Nantes

À l'étranger

Sonia Delaunay, l'art moderne international à Bielefeld, 1958-2008, jusqu'au 22 février 2009, Kunsthalle, Bielefeld

Degas, Du 12 décembre 2008 au 22 mars 2009, National Gallery of Australia, Canberra

Paris, capitale des livres, jusqu'au 31 janvier 2009, Bloomsbury Gallery, New York

Chefs-d'œuvre de l'ukiyo-e

Le département des Estampes et de la photographie de la BnF expose à Richelieu la partie la plus précieuse de son fonds japonais. Résultat : un panorama d'ensemble de l'ukiyo-e qui, à travers une sélection de cent cinquante œuvres rarissimes des plus grands maîtres de l'estampe, présente l'évolution de cet art depuis son apparition à la fin du XVII^e siècle, jusqu'au milieu du XIX^e.

▶ Dans son ouvrage *Ukiyo monogatari* (« Contes du monde flottant ») le romancier japonais Asai Ryōi (1612-1691) expliquait : « [...] vivre uniquement le moment présent, se livrer tout entier à la contemplation de la Lune, de la neige, de la fleur de cerisier et de la feuille d'érable, [...], dériver comme une calebasse sur la rivière, c'est ce qui s'appelle *ukiyo*. » Le mot est composé de deux caractères : *yo*, le monde, et *uki*, flottant au sens de fluctuant, éphémère.

« Au départ, ce terme avait une connotation bouddhique et signifiait l'impermanence des choses, par opposition au monde sacré immuable », souligne Gisèle Lambert, commissaire de l'exposition avec Jocelyn Bouquillard. « Puis, par un glissement de sens, il en vint à qualifier le monde des plaisirs ».

L'essor de l'ukiyo-e

Le suffixe *e* signifiant image, l'*ukiyo-e* est la représentation de ce monde éphémère et quotidien. L'apparition de cet art est inséparable de l'essor de la société marchande à l'époque d'Edo (ancien nom de Tôkyō), quand, au début du XVII^e siècle, la dynastie des shoguns Tokugata y installa un gouvernement militaire qui assura au pays, jusqu'alors déchiré par les luttes de clans, deux siècles et demi de paix et de prospérité. L'empereur, qui n'avait qu'un rôle de prestige, résidait alors à Kyōtō. La nouvelle bourgeoisie fortunée d'Edo, exclue de la culture aristocratique, créa ses théâtres et son quartier de plaisir, le célèbre Yoshiwara. Pour annoncer les spectacles de kabuki ou de sumo, vanter la beauté des courtisanes des « maisons vertes », des hôtesse de maisons de thé et des geishas à la fois musiciennes, danseuses, chanteuses et charmeuses, il fallait des images aisément reproductibles, ce que permettait la technique de la gravure sur bois ou xylographie. « Il s'agissait de faire de la publicité, non seulement pour ces théâtres et lieux de plaisir, mais également pour les nouvelles soieries lancées par les plus belles femmes de l'époque, sortes de top models d'alors, ou encore le saké de telle ou telle maison », ajoute Gisèle Lambert.

À côté de ces estampes diffusées parfois à plusieurs milliers d'exemplaires - Edo

devant compter près de un million d'habitants au XVIII^e siècle, d'autres plus confidentielles et luxueuses (*surimono*) étaient commandées aux artistes par des clubs d'amateurs. Comme ces images de calendriers (*egoyomi*) dont la *Beauté sautant dans le vide depuis le balcon du temple Kiyomizu*, dessinée par Harunobu en 1765, est une merveilleuse illustration : suspendue à son ombrelle, une jeune fille vole dans un déploiement d'étoffe en mouvement ; dans les plis de son kimono

dit de deviner. Portraits d'acteurs, de lutteurs de sumo, de femmes - courtisanes, mères de famille, ou travailleuses - célébrées notamment par Utamaro, génie de l'*ukiyo-e* ; scènes érotiques ou *shunga* (image de printemps) représentant jusqu'à un tiers de la production de certains artistes ; natures mortes des *surimono* : les sujets étaient variés, mais il fallut attendre le XIX^e siècle pour que le paysage constitue un thème à part entière des estampes.

Kitawaga Utamaro,
Douze activités
manuelles féminines.
La coiffeuse,
vers 1798-1799.



Suzuki Harunobu, *Beauté sautant dans le vide depuis le balcon du temple Kiyomizu*, 1765.

sont dissimulés, comme autant de motifs décoratifs en forme de coquillages, les chiffres désignant les mois longs de la nouvelle année lunaire. Autre expression de ces jeux d'esthètes raffinés, les estampes parodiques (*mitate*) transposant dans le monde contemporain des personnages et thèmes historiques ou légendaires qu'un indice permettait aux éru-

Un art en mouvement

« L'art de l'*ukiyo-e*, confronté notamment à une série d'édits de censure, qui interdisent successivement de publier des *shunga*, de mentionner l'identité des courtisanes, et enfin de représenter des grands portraits en buste, commençait à marquer le pas. Hokusai, puis Hiroshige en renouvelèrent les thèmes », note Jocelyn Bouquillard. Au début des années 1830, Hokusai, alors septuagénaire, innova en publiant une suite d'estampes, entièrement consacrées au paysage, *Les Trente-Six Vues du mont Fuji*, inaugurant un nouveau

Hokusai, *Les Trente-Six Vues du mont Fuji* (vers 1829-1833), 3^e vue : l'orage sous le sommet de la montagne.



pigment chimique, le bleu de Prusse, tout récemment importé au Japon *via* la Hollande, seul pays autorisé alors à commercer avec l'archipel. La série obtint un tel succès que l'éditeur commanda dix planches supplémentaires à l'artiste. Trois ans plus tard, Hiroshige, plus jeune d'une génération, fit paraître sa fameuse série des *Cinquante Trois Relais du Tôkaidô*, du nom de la route reliant Edo à Kyôto. À la fin de sa vie (1858), l'émule le plus doué de Hokusai tiendra à publier également sa version des *Trente-Six Vues du mont Fuji*.

« S'il existait une émulation entre les deux artistes, ils étaient cependant différents, souligne Jocelyn Bouquillard ; Hokusai, plus mystique et mû par une quête spirituelle ; Hiroshige, plus poétique et sensible à la beauté éphémère de la nature et à ses variations. »

Des œuvres d'exception

Le parcours à la fois chronologique et thématique de l'exposition, soutenu par un catalogue extrêmement documenté et érudit, illustre l'évolution des techniques et des formes. Des premières estampes monochromes à l'encre de chine de Moronobu, mort en 1694 et considéré comme le fondateur de l'*ukiyo-e*, aux gravures polychromes, ou images de brocart, mises au point en 1767 par Harunobu, l'*ukiyo-e* ne cessa d'évoluer vers un raffinement extrême : couleurs chatoyantes, fonds micacés, marbrés, gaufrage, poudre d'or et d'argent. La richesse, en qualité, en chefs-d'œuvre et en rareté (au total 6 000 estampes et livres illustrés), du



Utagawa Toyokuni, *L'acteur Sawamura Sôjûrô III dans le rôle de Gengobei*, 1798.

Hiroshige, Série « *Grands Poissons* », « *Langouste/crevettes* », Vers 1832.

“ Se livrer tout entier à la contemplation de la Lune, de la neige... ”



fonds japonais du cabinet des Estampes créé dès 1843, permet de prendre, à travers les 150 œuvres exposées aujourd'hui, souvent rarissimes, parfois uniques, la mesure de cet art sans ombre, qui fascina l'Occident et influença nombre de ses artistes, dont les impressionnistes et les nabis. Parmi les trésors sortis de la Réserve du département des Estampes :

un album de dix mètres ayant appartenu à un lettré du XVIII^e, Kizan, contenant 439 *surimono* réalisés par 30 artistes célèbres, comme Hokusai et Shunman, dont quelques pages ont été dépliées. Autre trésor exposé pour la première fois, *Le Rouleau de la manche* de Kiyonaga (vers 1785), série de douze planches horizontales de format *hashira-e* (très étroit : environ 125 x 700 mm), chef-d'œuvre de la gravure érotique japonaise, dont le titre évoque les petits rouleaux peints pouvant être glissés dans la manche du kimono.

Laurence Paton

L'ESTAMPE JAPONAISE, IMAGES D'UN MONDE ÉPHÉMÈRE

18 novembre 2008 - 25 février 2009

Site Richelieu, Galerie Mazarine, Crypte

Commissariat : Gisèle Lambert, conservateur en chef honoraire au département des Estampes et de la photographie et Jocelyn Bouquillard, conservateur au département des Estampes et de la photographie

En partenariat avec Paris-Obs

Catalogue sous la direction de G. Lambert, 340 p, 39 €

Les ateliers du livre

Où il est question de machines à rêves

À raison de trois rendez-vous par an, les ateliers du livre organisés par le département Littérature et art de la BnF proposent des journées d'études sur l'histoire du livre. Entretien avec Jean Guillemain et Mikaël Nichanian, co-organisateurs de cette manifestation.

Quel est le thème retenu pour le prochain atelier du livre ?

J.G. : Il était très tentant de consacrer le prochain atelier du livre à l'imaginaire, tant ses relations avec l'écriture sont profondes. La journée d'étude du 25 novembre cherche à cerner l'influence de l'écriture scientifique, sacrée ou littéraire sur notre imagination, en réunissant des spécialistes venus d'horizons très divers qui proposeront leurs réflexions sur le thème de l'imaginaire du livre. Cette journée d'étude n'est pas consacrée à l'image du livre dans les arts, mais à la culture du

livre et à son influence sur notre imaginaire : elle fera appel à la philosophie, à l'histoire et à la psychanalyse pour cerner l'imaginaire social du livre et sa fonction dans la société ; en outre, elle abordera l'imaginaire de la création littéraire, du point de vue de l'écrivain, du réalisateur, de l'éditeur ou encore du comédien.

D'où est venue l'idée de ce thème très général pour un atelier du livre ?

M.N. : Le postulat de départ était que notre imaginaire est issu de l'écrit. Cependant, l'évolution des pratiques culturelles fait parfois craindre le passage d'une culture du livre à une culture de l'image, mais cette crainte est-elle fondée ? De fait, le livre, sous toutes ses formes, féconde l'imagination et en retour celle-ci invente de nouveaux livres, de nouveaux types de livres. Car si l'imagination est au cœur du processus littéraire, à rebours la littérature hante notre inconscient et, plus profondément, notre imaginaire collectif. En France, des auteurs comme Michel Foucault, dans son *Histoire de la sexualité*, ou Roland Barthes, dans *Mythologies*, permettent de mesurer combien l'impact de la culture livresque sur nos pratiques sociales est déterminant et combien nous sommes

enfermés dans un imaginaire du livre qui sature notre perception du réel.

Sous quel angle l'imaginaire littéraire sera-t-il abordé ?

M.N. : Comme les jeux de rôle ou de hasard, le livre peut être source de forte dépendance pour l'imagination. Don Quichotte, grand lecteur de romans de chevalerie, vit les exploits imaginaires de ses héros et en oublie le monde. Happé par la « machine à rêves » qu'est le roman, il en vient à croire à la réalité de la fiction. Cherchant à imiter le roman dans la vie, il tombe dans la folie. Dans un tout autre genre, Emma Bovary s'évadera du réel par la lecture, et son auteur, Flaubert, dira écrire « pour ne pas vivre ». « Le monde est fait pour aboutir à un beau livre », aimait à dire Mallarmé. L'imaginaire du livre est donc multiple : partant du livre juridique ou sacré, dépositaire d'un savoir, et qui est source d'un pouvoir, l'humanité découvre le livre-divertissement, le livre-rêve. Aujourd'hui, le livre-savoir occupe toujours une place centrale, mais ce n'est plus lui qui est sacralisé ; désormais la littérature occupe ce rôle de livre sacré qui donne accès à l'Autre.

Propos recueillis par Sandrine Le Dallic

L'IMAGINAIRE DU LIVRE

25 novembre 2008, 10h -17h

Site François-Mitterrand, petit auditorium

Gustave Doré,
*Don Quichotte lisant
et envahi par
les personnages
de ses livres
de chevalerie*, 1863.



BnF/Dpt. des Estampes et de la photographie

Rencontres européennes de la littérature pour la jeunesse

En parallèle à l'exposition *Babar, Harry Potter et Compagnie. Livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui*, ces rencontres se tiendront les 27 et 28 novembre 2008 à la BnF.

Ces deux journées de rencontres réuniront différents acteurs du livre de jeunesse venus de toute l'Europe. À travers les interventions et les échanges, des auteurs, éditeurs, traducteurs, chercheurs, bibliothécaires et enseignants engageront une réflexion sur le rôle que la littérature pour la jeunesse a joué, joue et pourrait jouer dans la construction d'une culture commune. Ils envisageront des perspectives de collaborations. Qu'en est-il de la connaissance mutuelle des livres pour enfants des différents pays ? Comment la développer ? Pourquoi ?

Ce seront les questions abordées dans un premier temps, pour poser les bases d'une réflexion sur les notions de dialogue interculturel et d'identité. Le second temps sera consacré à la comparaison des pratiques de promotion du livre et de la lecture. On envisagera les possibilités de développer des actions communes en s'appuyant sur plusieurs exemples de dispositifs institutionnels, de projets et de réalisations en cours. Réagissez sur le blog de l'exposition : blog.bnf.fr



Danse sur le parvis

Pour la deuxième saison, le site François-Mitterrand accueille sur son parvis un curieux édifice, tout de bois, de miroirs et de velours rouge : le Dansoir de la chorégraphe Karine Saporta.

Le Dansoir, pour la Saison d'hiver sur le parvis de la BnF.

Chroniques : Quelle est l'histoire de cette scène nomade avec votre compagnie ?

Karine Saporta : Après avoir eu la chance de travailler dans les théâtres les plus prestigieux, tels que le Kirov à Saint-Petersbourg, la Comédie-Française, Chaillot ou le Théâtre de la Ville à Paris, j'ai eu envie de tenter une expérience d'un autre type. J'ai toujours beaucoup fantasmé autour du monde du cirque que j'ai fréquemment évoqué dans mes spectacles, comme, récemment, *Wild* où trois chevaux sont intégrés à la chorégraphie : ces créations sont comme autant d'échappées en direction des arts nomades.

Plutôt que de chercher à installer ma compagnie dans un théâtre « classique », je réalise ici un rêve. J'ai conscience d'inventer un projet qui me ressemble. Libre, « sauvage » même au sens le plus noble du terme. Un projet raffiné pourtant, né du désir de faire fusionner l'énergie du corps et celle de l'esprit. Ce Dansoir sur le parvis de la BnF, je l'ai tout de suite identifié à un « Penser ».

Vous êtes, à l'instar des artistes de la Renaissance ou de la période baroque, toujours à l'affût des rencontres, des voyages et des croisements. Quels sont vos projets, en particulier ceux que vous offrirez au public de la BnF ?

Je défends l'idée que la danse, pour gagner sa place au côté des autres arts et dans la culture générale, doit se constituer une histoire, laisser des traces. C'est pourquoi je souhaite à terme travailler sur les archives chorégraphiques et musicales de la BnF.

Grâce au Dansoir, je réalise un autre rêve : permettre à la danse et à la musique vivante de dialoguer à nouveau. J'entends

créer des œuvres accompagnées par des ensembles musicaux, des musiciens, des chanteurs, en évitant le plus possible la musique enregistrée. J'aimerais faire du Dansoir un petit théâtre musical.

La deuxième orientation artistique du Dansoir concerne le rapport entre les corps et le livre. J'ai toujours aimé « mettre en corps les mots » : j'ai l'intention de poursuivre cette aventure au Dansoir, essentiellement à partir d'œuvres qui n'ont pas été écrites pour le théâtre – littéraires, philosophiques, historiques ou même scientifiques.

Ma prochaine création *A... comme Alice* s'inspire des écrits de Lewis Carroll. Elle fera écho à l'exposition qui sera présentée toute la saison dans les salles de la BnF : *Babar, Harry Potter et Compagnie. Livres d'enfants d'hier et aujourd'hui*.

Pour la BnF la préoccupation du patrimoine, de sa conservation et de sa diffusion est essentielle. Quelles sont les traces laissées par une compagnie comme la vôtre ?

Elles peuvent être nombreuses. Encore faut-il que nous disposions de moyens pour mettre en œuvre efficacement la conservation de nos pièces. Je lance ici un appel. Notre présence à la BnF pourrait être l'occasion de réunir un groupe de travail comprenant des chercheurs, des écrivains, des documentalistes, des spécialistes de l'image et du numérique pour élaborer autour de la création d'une nouvelle œuvre tout un ensemble de réflexions, d'analyses, de références, d'images à insérer dans une banque de données. Il importe de créer les conditions d'une lecture approfondie des œuvres chorégraphiques pour le public d'aujourd'hui et de demain. Si l'on veut que la vie des œuvres se perpétue à tra-

vers leur reprise par les générations à venir, il faut rendre possible une réelle compréhension des différentes méthodes utilisées par les chorégraphes.

Karine Saporta, vous êtes une des figures les plus marquantes de la danse contemporaine en France et dans le monde, et au-delà, une artiste reconnue... aujourd'hui, comment voyez-vous votre rôle dans la cité ?

Plus que jamais, je considère mon rôle dans la cité de manière romantique. Le romantisme a été, au XIX^e siècle, une réaction très saine du milieu intellectuel et artistique à un matérialisme émergeant sous une forme encore historiquement inédite. Nous vivons aujourd'hui une mutation, très semblable à mon sens à celle qui s'est fait jour dans le monde industrialisé du XIX^e siècle, ou à celle qui s'est produite à la fin des années 1960 au moment de l'arrivée de l'informatique et de la transformation des moyens de communication.

À chaque avancée des valeurs matérialistes, une flambée idéaliste et un regain d'intérêt pour « l'immatériel » ont semblé se produire. Il en va tout autrement de la déferlante matérialiste actuelle, avec un désinvestissement de la quête existentielle. Il faut redonner à l'art, à son entreprise et à son projet, une étincelle que ne puissent éteindre « les eaux glacées du calcul égoïste » dont parle le très romantique jeune Marx au début de *L'Idéologie allemande*. La morosité, la froideur et le cynisme ne sont pas des valeurs avant-gardistes, même si elles sont celles qu'affichent le monde de l'art et son marché. Chercher à propager comme une nouvelle ardeur romantique... peut-on appeler cela jouer un rôle dans la cité ?

Propos recueillis par Jean-Loup Graton

Hommage à Victorien Sardou

La BnF s'associe aux manifestations organisées par l'université François-Rabelais de Tours pour les célébrations du centenaire de la disparition de Victorien Sardou.

Victorien Sardou
par Carjat.

◆ Homme de paradoxes figurant parmi les dramaturges les plus populaires du XIX^e siècle, Victorien Sardou demeure dans la mémoire contemporaine l'auteur de *Madame Sans-Gêne*, créée par la « grande » Réjane... Réjane, magnifique actrice, sensible et discrète, dont la figure s'est effacée au profit de la tumultueuse Sarah Bernhardt, pour qui Sardou écrivit plusieurs pièces, notamment *Fédora* et surtout *Tosca*, restées au répertoire dans leurs versions opératiques.

Ayant d'abord conquis le succès sur le boulevard avec des vaudevilles pleins d'esprit et des drames haletants, Sardou fut consacré de son vivant par l'inscription de six de ses pièces au répertoire de la Comédie-Française : *Patrie*, interprétée par Le Bargy, et *Thermidor* par Coquelin, cette dernière pièce ayant fait beaucoup de bruit jusqu'à une interdiction prononcée à la Chambre des députés pour ses relents de boulangisme. Participant dans la continuité des romantiques (Vigny, Dumas, Hugo...) à la mise en scène de ses spectacles, Sardou fut l'homme des grandes fresques, comme on les aimait dans ce XIX^e siècle qui s'était entiché de décors « riches » selon le vocabulaire des tapissiers de la Comédie-Française. Mais Sardou, qui avait été porté par la vision de Michelet d'une histoire qui trouve sa rédemption dans la Révolution française, a laissé surtout le



VICTORIEN SARDOU, LE THÉÂTRE ET LES ARTS

www.univ-tours.fr/centenairesardou

En partenariat avec l'université de Tours

17 et 18 novembre : Sardou et l'art du théâtre.
Tours (Nouvel Olympia)

19 novembre : Sardou et les dramaturgies musicales. Paris (Inha)

20 novembre : Sardou d'un art à l'autre.
Paris (BnF, Site François-Mitterrand)

21 novembre : Sardou et le monde. Marly-le-Roi

souvenir d'un homme de théâtre puisant dans l'imagerie de la grande histoire, revue aux portes de la légende, pour construire un univers qui parle à ses contemporains.

Sardou écrivait pour les acteurs et surtout pour les actrices des rôles dont on rêve encore, dans ces pièces dites « bien faites » avec des répliques à effet qui sollicitaient l'approbation du public – et c'est aussi la raison de son adaptation ultérieure pour le 7^e art. Mais cet auteur avait son jardin secret, l'ésotérisme, en vogue en cette fin de siècle de l'ère industrielle, des inventions, des utopies et des avancées sociales. L'œuvre est particulièrement bien représentée dans les collections de la BnF, par une riche icono-

graphie de maquettes, photographies, et par des manuscrits et correspondances ainsi que de nombreux documents illustrant la carrière de Sarah Bernhardt.

Les journées du colloque international qui se tiendront à Tours, à Paris – à la BnF et à l'Inha –, puis à Marly-le-Roi où Sardou avait une magnifique propriété, permettront de faire revivre une personnalité essentielle de la littérature dramatique, dont la notoriété dans le passé n'a d'égal que l'oubli dans lequel elle est aujourd'hui tombée, même si quelques pièces sont actuellement remontées en France et en Allemagne. Des lectures d'extraits de pièces et des projections de films accompagneront ces journées.

Noëlle Guibert et Isabelle Moindrot

Le dépôt légal du « disque » a soixante-dix ans

Le 19 mai 1925 une loi institue en France le dépôt légal des « œuvres phonographiques » (du « disque » dira-t-on schématiquement), mais il faudra attendre le décret du 8 avril 1938 instituant une « Phonothèque nationale » pour que celui-ci devienne une réalité. Soixante-dix ans après, la Phonothèque nationale est devenue le département de l'Audiovisuel de la Bibliothèque nationale de France. Patrimoine unique en son genre avec près de 640 000 références discographiques, mémoire irremplaçable de l'édition phonographique, le dépôt légal est un outil pour l'histoire de notre société. Aussi, en cette année anniversaire, a-t-il paru légitime d'interroger les « soixante-dix ans de dépôt légal du disque ». Le caractère unique de la collection qui en est issue ouvre en effet de nombreux champs d'investigation encore trop peu parcourus. Le rapport à l'institution BnF tout d'abord : comment le dépôt légal du disque s'inscrit-il

Journée d'étude commune : Centre de recherches sur les arts et le langage (CRAL), EHESS/BnF

21 octobre 2008, 9h30-17h30

Site François-Mitterrand, petit auditorium

dans les dispositifs successifs du dépôt légal et en quoi ou comment cette collection de disques fait-elle sens? Ne faut-il pas d'ailleurs élargir cette question de la mémoire institutionnelle à deux autres champs sociaux? Celui des industries du disque d'abord : quelle mémoire du disque trouve-t-on (ou ne trouve-t-on pas?) chez les producteurs, les éditeurs phonographiques? Celui des collectionneurs ensuite. En quels termes interroger ces collections



© Barclay/Ludovic Carême

Alain Bashung, jaquette du CD *Bleu Pétrole*, 2008.

de disques, ces « discothèques » privées qui ont joué et jouent encore un rôle central dans la fabrication d'une mémoire du disque? De la même manière, le contexte international ne peut être négligé, on ne saurait en effet appréhender la spécificité du dépôt légal du disque en France si on ne le mettait en perspective avec d'autres dépôts légaux, ou d'autres modes de constitution de collections institutionnelles de disques à l'étranger. Enfin, à l'heure où la dématérialisation de la musique fait la une des journaux avec en corollaire annoncé la « mort du disque », comment le dépôt légal va-t-il opérer ce glissement du « support » au « en ligne » : rupture ou continuité des pratiques et des missions? Autant de pistes de réflexion que nous aimerions ouvrir lors de cette journée à l'occasion de ces soixante-dix ans du dépôt légal du disque.

Pascal Cordereix

GALLICA S'OUVRE AUX DOCUMENTS SONORES

Au moment même où sera ainsi célébré le disque, Gallica, la bibliothèque numérique en ligne de la BnF s'ouvrira aux documents sonores. En effet, dès novembre 2008, d'importantes pans des collections sonores tout à fait exceptionnelles du département de l'Audiovisuel seront offerts en consultation aux internautes. Ceux-ci pourront ainsi découvrir l'intégralité des enregistrements faits par Ferdinand Brunot pour les Archives de la Parole entre 1911 et 1914 : voix célèbres comme celles d'Alfred Dreyfus, Émile Durkheim..., patois et dialectes, langues étrangères, etc. ; ainsi que d'importantes sélections musicales (notamment de musique baroque et de musiques du monde) enregistrées sur disques 78 tours pendant la première moitié du ^{xx}e siècle.

Les urnes de l'Opéra cent ans après

En 1907 et 1912, lorsque furent enfouis 48 disques Gramophone pour cent ans, c'était, selon Alfred Clark, l'initiateur de l'entreprise, « afin d'apprendre aux hommes de cette époque (la nôtre) : 1^o quel était alors l'état des machines parlantes, encore aujourd'hui presque à leurs débuts et quels progrès surtout auront amélioré cette précieuse invention au cours d'un siècle ; 2^o quelle était alors la voix des principaux chanteurs de notre temps et quelle interprétation ils donnaient à quelques-uns des morceaux les plus célèbres du répertoire lyrique et dramatique. » Des éléments de réponse seront proposés lors de deux journées organisées conjointement par la BnF et l'Opéra national de Paris, les 8 et 9 décembre 2008.

Sur le plan de la technique, la prise de son et sa restitution, on peut mettre à l'actif des promoteurs de l'opération d'avoir pensé à les documenter. Outre les

disques, les urnes contiennent des pièces essentielles à leur lecture et même un exemplaire de « machine parlante ». Pourtant, on constate qu'en conservation à long terme, l'idée d'isoler des objets de leur milieu ambiant et de les exclure de leur usage « naturel » n'est pas sans danger : l'isolement des urnes se fit avec des matériaux dangereux qui ont entravé leur ouverture ; leur exclusion au troisième sous-sol du palais Garnier facilita le pillage de deux d'entre elles. Malgré ces vicissitudes, lors du colloque, les disques auront enfin été extraits de leurs conteneurs de plomb et auront pu « parler ». Paradoxalement, cette expérience devant magnifier les progrès continus opérés dans les techniques de captation et restitution des sons *via* des supports s'achève quand ces techniques, en permettant la dématérialisation des médias, marquent sans doute la fin de l'édition de disques. Sur le plan des répertoires et de l'interprétation est confirmé que les jugements et les goûts artistiques d'une époque ne leur survivent pas tous. Seule

une moitié des œuvres, celles de Mozart, Wagner, Rossini, Donizetti, Verdi et Puccini, sont toujours au catalogue des éditeurs et à l'affiche des opéras ; si certains artistes sont demeurés dans les mémoires, notamment Enrico Caruso, la plupart sont oubliés bien que certains, tel Paul Franz dans *Lohengrin*, restent un modèle de chant et de style. C'est que la pratique de chanter les pièces vocales dans sa langue nationale, et non dans la langue originale du livret, est maintenant reniée. Plus généralement, la hiérarchie des valeurs musicales a été révisée en un siècle : aujourd'hui, aucun producteur phonographique ne choisirait de ne transmettre aux générations futures que de la musique classique !

En revanche se vérifie la dimension « magique » que continue à revêtir une expérience qui se voulait d'abord scientifique : cette mise en scène aux parfums funèbres et ésotériques continue d'exercer son pouvoir, l'impact que suscite toujours l'écoute des voix du passé.

Elisabeth Giuliani



Deux des urnes de plomb contenant les disques.

Fenêtres sur les arts numériques et le Net art

Plusieurs manifestations de la BnF mettent à l'honneur, entre le 9 et le 14 décembre, les expressions artistiques développées à partir des nouvelles technologies.

Le colloque international Artmedia X Paris 2008 réunira des réflexions autour de l'éthique et de l'esthétique de la communication technologique. Organisée par Mario Costa, professeur d'esthétique à l'université de Salerne (Italie), et Fred Forest, artiste et professeur émérite à l'université de Nice, cette dixième édition clôturera un cycle de travaux commencé il y a vingt-cinq ans. Entretien.

Chroniques : Pourquoi avoir créé Artmédia, un projet scientifique dédié aux rapports entre technologies, philosophie et esthétique, il y a déjà vingt-cinq ans ?

Mario Costa : J'avais compris que les néotechnologies, dont à l'époque on pouvait simplement imaginer l'avènement, annonçaient un bouleversement radical, entre autres, de l'art et de l'esthétique, et qu'il fallait y réfléchir de façon philosophique. J'ai alors conçu un projet scientifique, partagé entre des artistes, des spécialistes de l'esthétique et des philosophes, qui avait vocation à se poursuivre dans le temps pour mieux saisir les mutations à venir.

Les artistes d'aujourd'hui ont-ils encore la possibilité d'exercer cette capacité de « symbolisation » retenue depuis l'origine de l'art comme l'une de ses fonctions spécifiques ?

M.C. : Je crois que dans notre monde c'est tout l'univers du symbolique qui se trouve dans une crise profonde et peut-être irréversible. La pensée symbolique a été effa-



La Corrida de l'art sur Second Life, création de Fred Forest.

COLLOQUE ARTMEDIA

Sous la direction de Mario Costa et Fred Forest

12 décembre 2008 site François-Mitterrand, petit auditorium.

13 décembre 2008 Institut national d'histoire de l'art, site Richelieu, auditorium

lois d'un marketing orchestré par la puissance économique. Un questionnement critique s'impose et notre colloque est l'occasion de réfléchir à la fonction de l'art dans le monde de demain. C'est aux artistes de prendre leurs responsabilités et d'agir. Le rôle des artistes peut être très important dans l'avenir s'ils prennent en charge leurs responsabilités dans la société. Ils peuvent être reconnus comme des producteurs de biens, dont le rôle est de faire réfléchir.

Fred Forest, on vous a dit « pionnier expérimentateur de l'art vidéo », vous pratiquez aujourd'hui le Net art... quel est votre parcours ?

F. F. : J'ai d'abord été peintre, et j'ai rapidement pris conscience de la difficulté inhérente à ce mode d'expression aujourd'hui. À partir du moment où un tableau est terminé ou signé, il est mort ! Notre époque est caractérisée par l'instabilité, la mobilité : c'est manifeste dans toute la cyberculture qui existe dans et par le flux : de données, de réseaux... Dès 1968, j'ai orienté ma pratique artistique vers le champ des nouveaux médias et des technologies de la communication. Je conçois aujourd'hui des environnements participatifs et interactifs qui associent informatique et vidéo. Chaque fois qu'apparaît une nouvelle technologie, elle a un impact et modifie les formes de communication. C'est ainsi que je me suis intéressé à Second Life et que j'y participe. La question, pour tout artiste, c'est de trouver l'adéquation à la sensibilité du moment, d'inventer de nouvelles formes qui vont correspondre à « l'instant T ». J'ai également créé le Webnet museum, qui est un outil critique dans mon rapport de forces au système de l'art : l'artiste peut ainsi prendre son destin en main, il crée ses propres réseaux, ses circuits de diffusion, de monstration, sans dépendre d'aucun pouvoir politique ou culturel. (www.webnetmuseum.org)

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki et Marie Saladin

Dernier ouvrage paru : *Art contemporain et internet. Imaginaire mode d'emploi*, F. Forest, Editions du Cercle d'art, 2008.

JOURNÉE D'ÉTUDE : « À LA DÉCOUVERTE DE L'ART NUMÉRIQUE ET DU NET ART : LE WEB MATÉRIAU DE CRÉATION »

mardi 9 décembre 2008, 9h30-18h

Site François-Mitterrand, petit auditorium

Historiens, critiques, artistes et enseignants se réuniront afin de faire découvrir ou mieux connaître les œuvres, multimédia et informatiques, présentées sur support ou *via* Internet. Ils s'interrogeront sur les différentes formes que revêt la création sur ce nouveau matériau qu'est le web : quels outils pour quelles propositions artistiques se développent sur le réseau aujourd'hui ? Des mouvements artistiques y sont-ils lisibles ? S'y dégage-t-il des œuvres « majeures » ? Quelles correspondances l'art numérique et le Net art établissent-ils avec les formes d'art qui leur préexistent ?

cée par l'omniprésence de la télévision, par le mercantilisme, par les mœurs politiques, par le fait que nous ne sommes plus dans une quelconque culture mais dans un « bloc communicant technologique » qui existe en dehors de nous et qui l'emporte sur nous et sur nos desseins. Je ne crois pas que les artistes puissent faire grand-chose dans cette situation.

Fred Forest : J'ajouterai que, à un moment où notre société est en crise et en recherche de sens, les valeurs symboliques produites par les artistes ne peuvent pas continuer à rester prisonnières des manipulations du marché et d'une création répondant essentiellement aux



Trois xylographes japonais entrent au département des Manuscrits

Le département des Manuscrits a acquis en 2008 trois xylographes japonais de textes classiques illustrés, qui sont étroitement liés à des manuscrits présents dans les collections.

Les xylographes extrême-orientaux, livres imprimés à l'aide de planches de bois gravées en relief à partir d'un modèle en écriture manuscrite, son entrés dans les collections de la Bibliothèque nationale à partir de la fin du XVII^e siècle. L'aspect exotique de l'écriture et l'apparence calligraphique du texte, où le mouvement du pinceau semblait encore se lire, ont conduit, à cette époque, à rattacher ces imprimés aux manuscrits orientaux. Ils ont été ainsi tout naturellement intégrés à la section des manuscrits dans les premiers classements des collections de la Bibliothèque.

Heureuse orientation qui permet aujourd'hui de réunir, au sein du département des Manuscrits, trois xylographes des XVII^e et XVIII^e siècles nouvellement acquis, avec les manuscrits enluminés de la même époque qui leur sont apparentés. Il s'agit de textes classiques, imprimés pour la première fois au XVII^e siècle : le célèbre *Genji monogatari* (*Dit du Genji*, réédition de 1654), roman de cour dont l'année 2008 consacre le millénaire de la rédaction, le *Kokon chomonjû* (*Histoires entendues de jadis et naguère*, réédition de 1770), recueil d'anecdotes édifiantes rédigé en 1254 et imprimé pour la première fois en 1691, et

En haut : *Genji monogatari*.
En bas : *Kokon chomonjû*.

l'Ikoku monogatari (*Récit des pays étrangers*, réédition de la première édition de 1658), sorte d'encyclopédie illustrée des peuples étrangers à la Chine, traduite du chinois.

L'essor de la xylographie

Ces trois xylographes sont les témoignages émouvants des premières diffusions véritablement publiques de ces grands textes, dont ils fixent la forme et propagent l'iconographie. La publication de ces titres très variés s'est faite dans un contexte de grande prospérité, au début de la période féodale des shōgun Tokugawa (1603-1868). La xylographie, jusqu'alors restreinte à la reproduction de textes religieux, connaît un plein essor, galvanisée par le foisonnement des recherches sur les textes, l'appétit de savoir d'un public lettré toujours plus large, et le succès incontesté de la littérature illustrée. Ce développement ne contribua pourtant pas à éteindre la culture manuscrite, toujours vivace, comme en témoigne la production très active de ces mêmes textes sous forme de manuscrits enluminés, dans le genre des *Nara ehon*, livres de luxe produits à la main pour la riche bourgeoisie ou l'aristocratie guerrière, et dont le département des Manuscrits possède plusieurs titres. La publication

particulièrement remarquable en 1650 du texte intégral du *Dit du Genji* en 60 volumes résulte d'un travail monumental d'édition du texte et de conception des 226 illustrations tirées de la tradition classique, réalisé par Yamamoto Shunshō dans le but d'en faciliter la lecture. Cette édition a fait référence, et a servi, par exemple, de source iconographique au *Nara ehon* des mêmes années 1650 de la collection Smith-Lesouëf, conservé au département des Manuscrits. Les deux autres acquisitions concernent des rééditions d'ouvrages publiés pour la première fois au XVII^e siècle. Le *Kokon chomon jû* est un recueil d'anecdotes édifiantes (*setsuwa*) composé par Tachibana no Narisue en 1254. 726 histoires sont regroupées en 30 sections présentées en ordre chronologique ; avec les *Histoires qui sont maintenant du passé* et les *Contes d'Uji*, cet ouvrage représente l'un des trois grands recueils de *setsuwa* de la littérature japonaise. Les comparaisons d'exemplaires mettent en évidence la parenté certaine de ce xylographe imprimé pour la première fois fin XVII^e siècle avec le *Nara ehon* du musée Cernuschi, daté du début du XVIII^e siècle, et comportant également 76 illustrations qui y prennent vraisemblablement leur source. *L'Ikoku monogatari* enfin, apparaît comme une petite encyclopédie présentant 137 pays étrangers à la Chine, à la fois réels et imaginaires, illustrée en noir avec des rehauts de couleurs à la main ; il s'agit d'extraits, traduits en japonais, des livres 12 à 14 de l'encyclopédie chinoise *Sansai zue* (1607). Comme le précédent, ce xylographe est étroitement lié au *Nara ehon Ikoku monogatari* de la collection Smith-Lesouëf conservé au département des Manuscrits, qui présente une version manuscrite et richement enluminée du texte avec ses illustrations. La parenté frappante de ces xylographes avec les *Nara ehon* qui leur sont contemporains ouvre toute une série de questions sur l'interpénétration des cultures manuscrite et imprimée dans l'histoire du livre japonais. Ces trois ouvrages sont en cours de numérisation et seront consultables dans leur intégralité sur Gallica 2, ainsi qu'à partir de la notice dans la base Archives et manuscrits, permettant peut-être, à l'heure du numérique, de féconds et nouveaux rapprochements d'exemplaires.

Véronique Béranger

Les manuscrits de Julien Gracq entrent à la BnF

Le 22 décembre 2007, voici près de un an déjà, Julien Gracq s'éteignait à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, léguant à la BnF l'ensemble de ses manuscrits littéraires : « Un legs exceptionnel », comme l'a souligné Bruno Racine, « non seulement par l'importance et le rayonnement de l'œuvre de Julien Gracq, mais aussi par l'ampleur des documents qui entrent ainsi dans les collections de la Bibliothèque. »

Considéré comme l'un des plus grands écrivains de son temps, Julien Gracq a poursuivi, à l'écart des modes, des honneurs ou des médias, une œuvre libre et exigeante qui s'est peu à peu imposée par la beauté de son écriture et son intense pouvoir d'évocation. Sans appartenir au mouvement surréaliste, il est, à ses débuts, proche d'André Breton, qui a découvert avec enthousiasme *Au château d'Argol* (1938), son premier roman. Fidèle à son éditeur José Corti qui publiera tous ses livres, il fuit les jeux du milieu littéraire qu'il dénonce dans *La Littérature à l'estomac*, et refuse le prix Goncourt décerné au *Rivage des Syrtes*, en 1951. Si un public fervent le reconnaît d'abord comme romancier, romancier de l'attente où personnages et paysages semblent en suspens entre récit et description, il le découvre ensuite, délaissant la fiction, dans une œuvre plus fragmentée et personnelle, aux frontières de la poésie, de l'autobiographie et de l'essai. En 1981, la parution d'*En lisant en écrivant* lui vaut un succès unanime auprès de la critique, et Gracq est du très petit nombre d'auteurs à entrer de son vivant dans la Pléiade (1989-1995).

Quinze mille pages manuscrites

Pour qui parcourt aujourd'hui les quinze mille pages manuscrites du fonds Julien Gracq, l'œuvre entière de l'écrivain défile sous les yeux, telle qu'elle a pris forme sous sa plume au moment même de sa création. L'écriture est serrée, régulière, sur les minces feuillets de papier soigneusement réunis en liasses, mais la recherche aventureuse : « Écrire comme on se jette à l'eau... ». Entre les copies au net de son premier roman allégorique et surréaliste, *Au château d'Argol*, et les brouillons de sa dernière tentative romanesque, inachevée (1953-1956), tous les dossiers de travail des grands romans gracquiens se succèdent les uns après les autres : *Un beau ténébreux* (1945), l'œuvre maîtresse du *Rivage des Syrtes*, *Un balcon en forêt* (1958), et les

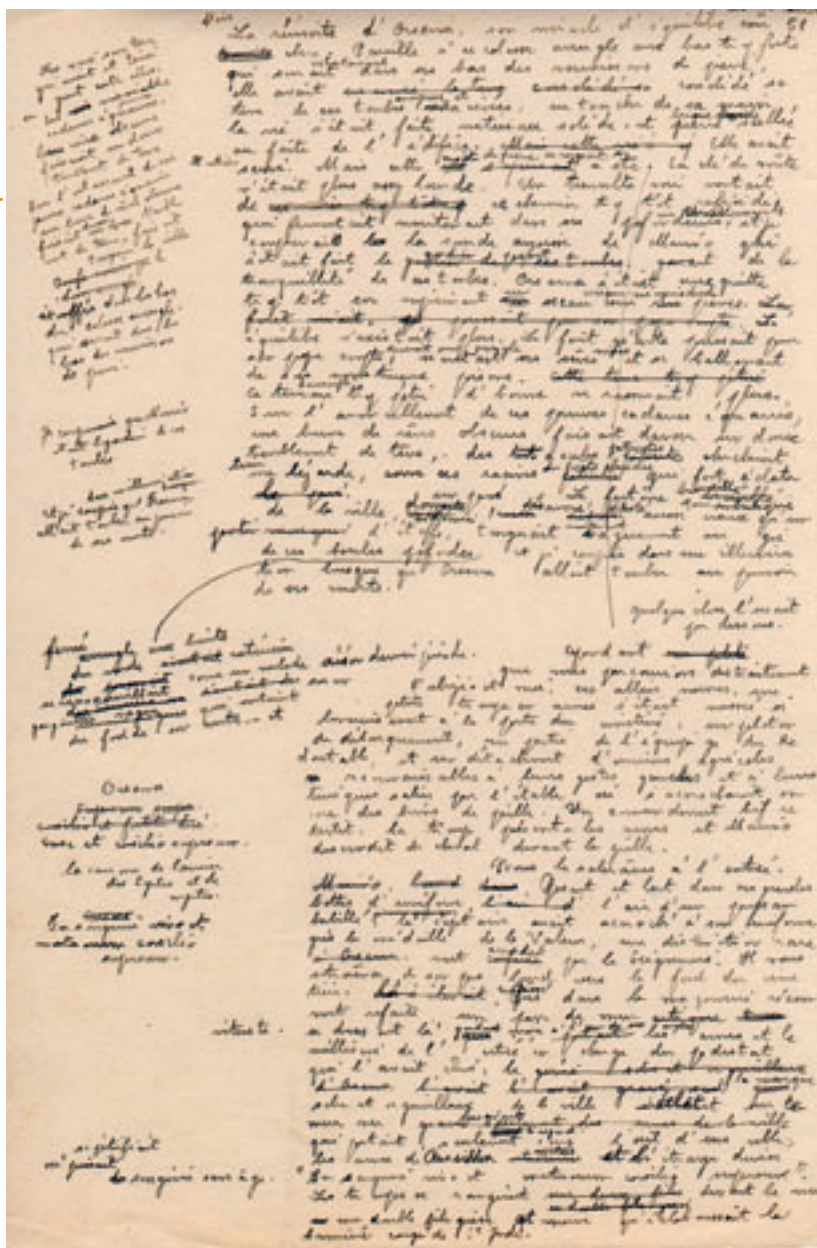
Brouillon du *Rivage des Syrtes*, 1951.

nouvelles réunies dans *La Presqu'île* (1970). Avec les romans voisinent les poèmes, ceux de *Liberté grande*, la pièce de théâtre arthurienne du *Roi pêcheur*, ou des essais critiques : *André Breton* (1948), quelques brouillons de *La Littérature à l'estomac* (1950), des textes de *Préférences*. Mais à côté de ces dossiers figure aussi un ensemble de trente-six cahiers, dont (selon les termes du testament de Gracq) « le contenu ne pourra faire l'objet d'aucune divulgation pendant une période de vingt ans... ». L'abandon de la feuille volante allant de pair avec celui du roman, le cahier est devenu à partir du milieu des années

cinquante le cadre d'une écriture au jour le jour, fragmentaire ; l'écrivain y puise désormais la matière de ses livres, de *Lettrines* (1967, 1974) aux *Carnets du grand chemin* (1992), en passant par le superbe poème narratif des *Eaux étroites* (1976). Tenus de 1954 à 2007, ces cahiers de « Notules » abritent encore de nombreuses pages inédites.

Visite au grand écrivain

Julien Gracq continua donc d'écrire jusqu'à ses derniers jours, retiré à Saint-Florent-le-Vieil, sa ville natale du pays angevin. C'est là que nous lui rendions visite chaque été,





comme des lectrices qu'il accueillait sans déplaisir : Mauricette Berne d'abord, qui du département des Manuscrits lui avait la première écrit son admiration, puis quand elle me proposa de l'accompagner, toutes deux ensemble, selon un rite immuable de sortie en voiture et restaurant en bord de

Loire... De ces «visites au grand écrivain» restent, entre autres souvenirs, ceux des conversations quasi ininterrompues où il nous entraînait des heures durant, sans que nous voyions le temps passer. Tous les manuscrits de ses œuvres qu'il conservait auprès de lui entrent officiellement dans les collections

de la rue de Richelieu, rejoignant les brouillons de Rimbaud et les cahiers de Proust. Il les considérait, disait-il, comme «les vrais restes matériels d'un écrivain», et avait choisi de les confier après sa mort à la Bibliothèque pour qu'ils y trouvent ainsi leur «demeure». **Marie Odile Germain**

Julien
Gracq
à Saint-
Florent-le
Vieil, 1981.

Entretien avec Bernhild Boie, éditrice et amie de l'écrivain

Chroniques : Vous avez été l'éditrice des *Œuvres complètes* de Julien Gracq parues en deux volumes de la Pléiade (1989-1995) ; vous vous êtes entretenue avec lui de sa manière d'écrire pour la revue *Genesis* (2001). Aviez-vous déjà pu consulter ses manuscrits, ou les avez-vous découverts en établissant leur inventaire ? Et quels sont les principaux ensembles que vous avez repérés ?
Bernhild Boie : Julien Gracq n'avait pas souhaité publier les avant-textes de ses œuvres. Il m'avait cependant autorisée à consulter ses manuscrits pour me permettre de parler de ses pratiques d'écrivain dans l'introduction générale de la Pléiade. Je n'ai donc pas eu de grandes surprises lors de l'établissement de l'inventaire. Pour la plupart des œuvres, nous disposons de trois sortes de manuscrits : des brouillons, souvent fortement corrigés, des copies de travail intermédiaires moins corrigées, enfin des copies au net, parfois en plusieurs exemplaires. Julien Gracq aimait à recopier

son texte une fois le livre fini, en y apportant à l'occasion d'ultimes mises au point.

En plus des cahiers de « Notules » partiellement publiés, et d'un projet romanesque abandonné, le fonds Julien Gracq comprend-il d'autres inédits ?

Oui, mais seulement quelques brefs textes en prose, des rédactions en « écriture automatique » (par exemple, pour *Liberté Grande*), des réflexions sur la littérature, enfin des premières ébauches de pièces inachevées.

Julien Gracq a souvent dit son peu de goût à montrer ses manuscrits, ses réticences à l'égard d'une critique trop encline à vouloir découvrir un ordre dans ce qui relève de la liberté d'invention du créateur. Pourquoi a-t-il choisi, selon vous, de conserver ses manuscrits ?

Julien Gracq avait une attitude ambiguë envers ses manuscrits et leur interprétation.

D'une part, il était sensible à l'intérêt de ces documents, comme en témoignent leur conservation et le don final à la BnF. D'autre part, il se défiait de leur utilisation par la critique et le schématisme. La dernière phrase de l'entretien qu'il m'avait accordé se ressent, à travers ses détours, de ces contradictions : « Et si l'étude des manuscrits fait mieux comprendre, ce que j'espère, et ce qui me semble même en chemin, que l'art est un monde où l'exception bouscule sans cesse la règle, qu'il n'y a pas chez lui de procédés et de fantaisies dans l'écriture, même les plus invraisemblables, qui ne puissent se révéler payants, et même au centuple, qu'il n'est guère cartésien, reste peu ami de l'ordre et de l'enchaînement des raisons, qu'il est plus proche dans sa démarche que du *more geometrico* de l'exubérante et anarchique liberté d'invention et de solution manifestée par le monde végétal et le monde animal, je lui en resterai sans réserve reconnaissant. »

Une action culturelle collaborative

La collaboration de la BnF avec les bibliothèques françaises et les pôles associés, déjà bien connue pour le partage documentaire, se traduit également par la coproduction d'expositions.

Deux manifestations en 2008, *Le Roi Arthur, une légende en devenir* avec la Bibliothèque de Rennes Métropole, et *Orages de papier*, sur les journaux de tranchées de la Grande Guerre, avec la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg et la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, sont issues de cette coopération.

Arthur, une légende en devenir

Dans le cadre du partenariat qui l'associe à la médiathèque des Champs libres à Rennes, à la Médiathèque de l'agglomération troyenne et à la bibliothèque du musée Condé à Chantilly, toutes trois pôles associés, la BnF s'est engagée dans la coproduction d'un cycle de trois expositions sur la légende du roi Arthur, avec apports réciproques des partenaires. La première d'entre elles, *Arthur, une légende en devenir*, est présentée à Rennes en 2008. La seconde, *La Légende du roi*



Inauguration de l'exposition *Arthur, une légende en devenir*, Champs Libres, Rennes.

Arthur, se déroulera du 3 novembre 2009 au 3 mai 2010 à la BnF. Troyes accueillera la troisième, *Chrétien de Troyes et la légende du roi Arthur*, en 2010.

Parallèlement à la participation au comité scientifique de l'exposition et aux prêts d'œuvres, une convention de partenariat scientifique prévoit un site Internet commun conçu par le service multimédia de la BnF, ainsi qu'un certain nombre de produits d'accompagnement utilisables par les partenaires dans les expositions, consistant en livres à feuilletter et bornes

thématiques. Le corpus numérique constitué collectivement sera accessible directement via Gallica 2 et indirectement via le site Web commun. Les partenaires se chargeront de l'intégration des documents numérisés, avec un accompagnement éditorial correspondant. Les entretiens audiovisuels produits par le service des expositions pour l'exposition BnF pourront être mis à la disposition de la Médiathèque de Troyes, et intégrés sur le site commun.

Orages de papier

Les actions de coopération entre la BnF et la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg sont multiples : dépôt légal, partage documentaire, action régionale, signalement des collections, numérisation, formations et enfin valorisation. C'est sous cet angle qu'a été conçu le partenariat pour la mise en œuvre de l'exposition *Orages de papier : les collections de guerre des bibliothèques*. La coproduction inscrite dans une convention de partenariat scientifique inclut la numérisation d'un corpus de journaux de tranchées à partir des collections BnF, BDIC et BNU, qui sera enrichi ultérieurement par ceux de la BM de Lyon. Les conservateurs de la BnF (Réserve, Estampes, Arts du spectacle et Audiovisuel) participeront à la rédaction de plusieurs chapitres du catalogue de l'exposition. L'inauguration de l'exposition aura lieu à Strasbourg en novembre 2008. Après une présentation à Stuttgart en 2009, elle gagnera Paris en 2010. **Thierry Cloarec**

Le roi Arthur, un voyage en trois étapes...

Il est déjà le héros de l'exposition *Le Roi Arthur, une légende en devenir* qui se déroule à Rennes jusqu'au 4 janvier 2009, il sera celui de *La Légende du roi Arthur*, à Paris en 2009, et partagera la vedette avec *Chrétien de Troyes* à Troyes en 2010. Symbolisée par le site commun aux trois expositions, il s'agit d'une collaboration au long cours entre les Champs libres de Rennes, la BnF et la Médiathèque de Troyes.

Cet été à Rennes, un couple d'amoureux, (s'appelleraient-ils Lancelot et Guenièvre ?) se penche sur la borne multimédia qui raconte l'histoire des textes arthuriens. Celle-ci, conçue par la BnF est déjà en place dans l'exposition des Champs libres à Rennes, et sera présente dans celle de la BnF à Paris, et peut-être dans celle de Troyes. Dans le parcours de l'exposition, qui propose un décor imagé, avec un arbre à histoires, un échiquier, certains trésors de la collection unique de manuscrits arthuriens de la BnF côtoient le vénérable manuscrit 355, le plus ancien manuscrit enluminé du texte *Lancelot-Graal*, un des joyaux de la bibliothèque de Rennes. Il ne fera pas le voyage à Paris. En revanche,

on pourra peut-être voir, dans l'exposition qui se tiendra à l'automne 2009 sur le site François-Mitterrand, *Excalibur, l'épée fichée dans la pierre*, ou les différents modèles de coupes du Graal. Durant les trois années de cette collaboration, notices, textes, iconographie, audiovisuels et informations auront été échangés par les nombreux acteurs du projet, tout cela pour faire rêver les visiteurs de chacune des trois expositions au légendaire roi Arthur. Chaque exposition montrera un point de vue différent sur un sujet mythique inépuisable... une quête du Graal en somme.

Anne-Hélène Rigogne

Pour en savoir plus : expositions.bnf/arthur

Le choc de la photographie américaine

Il n'est pas nouveau que les cimaises de la Bibliothèque nationale de France présentent les œuvres de photographes étrangers, et maintes expositions collectives ou monographiques y ont mis à l'honneur la photographie américaine. En 1971, l'exposition *New Documents*, conçue par le Museum of Modern Art de New York, rebaptisée pour l'occasion *Jeunes photographes des USA*, voyagea jusqu'à nos murs. Elle fit découvrir au public des noms encore confidentiels en France : Diane Arbus, Lee Friedlander, Garry Winogrand... Ils surprisent, étonnent, subjuguèrent. Ils interrogeaient, avec culot et énergie, des pratiques européennes marquées d'habitudes et de partis pris esthétiques en voie d'essoufflement, en premier lieu la conception dite « humaniste ». On admirait, on adorait, on détestait, on ne comprenait pas. La conception nouvelle d'une photographie, libre, urgente, débarbouillée de préjugés, ne provoqua ni révolution instantanée ni branle-bas de combat favorable ou hostile. Les jeunes Américains donnaient plutôt à réfléchir, et, la photographie étant par excellence un art *infra mince*, voire poreux, leur vision du monde s'infiltra, s'imposa peu à peu comme une manière féconde d'interroger le médium. Raymond Depardon, entre autres, a reconnu son tribut envers elle. Ces artistes adoptaient, dans le sillage de prédécesseurs fameux – Walker Evans, Harry

Callahan, Louis Faurer ou Robert Frank – une manière presque brutale de bousculer le cadre, de faire surgir le mouvement, de rendre lisible la densité d'informations prodiguée par la rue. Ils portaient sur leur propre culture un regard rugueux, sans concessions. Parfois encore inventaient-ils par des audaces plastiques purement photographiques, une vision du monde irréaliste ou fantasmagorique, ou faisaient-ils d'un paysage sans grâce l'objet de tous leurs soins. Anne Biroleau, commissaire de l'exposition et directrice de l'ouvrage, propose ici une réflexion stimulante sur la notion de collection appliquée au remarquable ensemble de photographies américaines détenues par la BnF. Cette analyse est judicieusement complétée par un entretien avec Jean-Claude Lemagny qui a maintenu des liens personnels avec la plupart des photographes représentés dans l'ouvrage. Éminent spécialiste du sujet, Gilles Mora dresse un panorama de cette période d'effervescence artistique, les années 1960 et 1970, marquée par l'apparition des « nouveaux photographes américains ».



Le choc de la photographie américaine

Par Anne Biroleau et Gilles Mora

340 pages, 250 illustrations.
Prix : 48 €.

INFORMATIONS PRATIQUES

Site Richelieu

58, rue de Richelieu,
75002 Paris.
Renseignements
et inscriptions :
service d'orientation
des lecteurs.
Du lundi au samedi
de 9 heures à 17 heures.
Tél. : 01 53 79 81 02 (ou 03).

Site François-Mitterrand

Quai François-Mauriac,
75013 Paris.
• *Bibliothèque d'étude*
Du mardi au samedi
de 10 heures à 20 heures,
le dimanche
de 13 heures à 19 heures
Fermé le lundi.
Renseignements

et inscriptions :
à l'accueil, de mardi à samedi
de 10 heures à 19 heures,
le dimanche de 12 heures
à 19 heures.
Tél. : 01 53 79 40 41 (ou 43)
ou 01 53 79 60 61 (ou 63).

• Bibliothèque de recherche

Du mardi au samedi
de 9 heures à 20 heures,
le lundi de 14 heures
à 20 heures.

Réserve des Livres rares :
du mardi au samedi
de 9 heures à 18 heures,
le lundi de 14 heures
à 18 heures.
Renseignements
et inscriptions :
orientation des lecteurs,
du mardi au samedi

de 9 heures à 19 heures,
dimanche de 13 heures
à 18 heures,
lundi de 14 heures
à 19 heures.
Tél. : 01 53 79 55 03 (ou 06).

Bibliothèque-musée de l'Opéra

Place de l'Opéra, 75009 Paris.
Tél. : 01 53 79 37 47.
Du lundi au samedi
de 10 heures à 17 heures.

Bibliothèque de l'Arsenal

1, rue de Sully, 75004 Paris
Tél. : 01 53 01 25 07.
Du lundi au vendredi
de 10 heures à 18 heures,
samedi de 10 heures
à 17 heures.

Tarifs cartes de lecteur.

Haut-de-jardin :
1 an : 35 € ; tarif réduit : 18 € ;
15 jours : 20 € ;
1 jour : 3,30 €.

Recherche (François-
Mitterrand, Richelieu,
Arsenal, Opéra) :
1 an : 53 € ; tarif réduit : 27 € ;
15 jours : 35 € ; tarif réduit :
18 € ; 3 jours : 7 €.

Réservation à distance de places et de documents

Par Tél. : 01 53 79 57 01
(ou 02 ou 03 ou 04).
Du mardi au samedi
de 9 heures à 19 heures,
le lundi de 13 heures
à 19 heures

Par Internet : www.bnf.fr

Visites guidées sur réservation

Publics
Tél. : 01 53 79 40 63.
Professionnels
Tél. : 01 53 79 49 49.

Activités pour publics scolaires et enseignants

Tél. : 01 53 79 41 00.

Informations générales

Tél. : 01 53 79 59 59.

Librairie de la BnF

Site François-Mitterrand
Hall Est
Tél. 01 45 833 981
Site Richelieu
Tél. 01 42 968 627



© David Paul Carr/BnF

La couleur retrouvée du salon de musique de l'Arsenal

La Bibliothèque de l'Arsenal, ce n'est pas seulement une salle de lecture, un million de livres imprimés, un fonds précieux de manuscrits, des archives inattendues comme celles de la Bastille, ou encore des estampes ; c'est aussi un monument historique méconnu.

L'ancienne résidence des grands maîtres de l'artillerie a en effet conservé une part non négligeable de ses décors historiques. Et si l'appartement du maréchal de La Meilleraye bénéficia déjà d'une certaine notoriété, il faut également compter maintenant

au nombre de ces trésors le salon de musique. Cette salle est située au premier étage de l'hôtel particulier construit dans la première moitié du XVIII^e siècle par l'architecte Boffrand pour le duc du Maine, le fils légitime de Louis XIV et de madame de Montespan, qui fut le dernier

à porter le titre de grand maître de l'artillerie. Le salon, qui doit son nom aux attributs musicaux ornant sa partie haute et sa corniche, avait perdu depuis de très nombreuses années sa splendeur d'origine. Ses murs étaient recouverts d'une épaisse couche de peinture grise qui dissimulait la finesse des boiseries. Le temps avait terni les peintures en grisaille représentant les quatre saisons et reproduisant les bas-reliefs sculptés par Edme Bouchardon pour la fontaine des Quatre Saisons de la rue de Grenelle à Paris. Grâce à l'action du World Monuments Fund, organisation privée fondée en 1965, dont le siège se trouve à New York, et qui se consacre à la restauration de monuments sur l'ensemble de la planète, le Salon de musique vient d'être restauré, sous l'impulsion aussi compétente qu'acharnée de Bertrand du Vignaud, son président pour l'Europe. Des sondages préalables permettaient d'espérer retrouver les couleurs d'origine. Le résultat dépasse les espérances. Les panneaux ont été soigneusement démontés, ce qui a permis de retrouver sur la pierre des murs un ensemble très pittoresque de graffitis anciens et les dessins préparatoires. Ils ont été ensuite soigneusement décapés. La peinture d'origine est alors réapparue, miraculeusement pourrait-on croire, en fait grâce aux soins des peintres restaurateurs. La couleur retrouvée est violine et vert céladon, changeant radicalement l'aspect de la pièce. Deux grands miroirs sont venus s'ajouter aux deux qui subsistaient. Les quatre grisailles ont été restaurées, tout comme la cheminée avec sa splendide plaque représentant Hercule filant la laine. Inauguré le 2 octobre 2008, meublé avec les chaises et les fauteuils qui l'ornaient déjà au XVIII^e siècle, le salon de musique compte désormais parmi les plus beaux décors parisiens de cette époque. Il sera évidemment inclus dans le circuit des visites de la bibliothèque. L'ensemble de ces travaux a été réalisé sous la conduite de Jean-François Lagneau, architecte en chef des monuments historiques. Leur coût, d'un montant de quatre cent mille euros, a été financé par deux des principaux mécènes du WMF : Mr Robert Wilson et l'International Music and Art.

Bruno Blasselle